

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

AU XVIII^e SIÈCLE



(SUITE ET FIN)



PRÈS les divertissements à outrance de la duchesse du Maine, il y aurait à parler de bien d'autres théâtres de société, dont la nomenclature seule compterait de nombreuses pages. On ne peut tout dire et mieux vaut pour cette fois ne parler que des essais de Marie-Antoinette, cette gracieuse archiduchesse qui allait devenir reine de France et devait laisser tant de charmants et de si cruels souvenirs. En janvier 1765 l'impératrice Marie-Thérèse eut l'idée de faire danser un ballet à ses enfants, à l'occasion des fêtes qui précédèrent à Schœnbrun les fêtes du mariage de Joseph II avec la princesse de Bavière. Madame l'archiduchesse Antoinette y dansa en perfection avec ses deux frères, ainsi qu'en font foi les récits du temps et le tableau qui est maintenant à Trianon.

La princesse avait alors une dizaine d'années et préludait par ces exercices chorégraphiques à sa vocation artistique; vocation qui, hélas! devait se développer dans l'ennui de sa solitude.

Lorsque six ans plus tard la dauphine arriva à la cour de France, le vieux roi morose et l'étiquette inflexible entourèrent la jeunesse de Marie-Antoinette d'une atmosphère étouffante; seule de son âge, elle chercha dans la culture de la musique une distraction à tant d'ennuis et s'adonna avec passion à la harpe et au clavecin. Mais à seize ans, on est vite las de solitude et les mariages successifs du comte d'Artois et du comte de Provence, frères du roi, vinrent modifier l'existence de la dauphine. Les trois jeunes ménages se rapprochèrent, ils en vinrent à faire table commune au mépris de l'étiquette et l'idée de jouer la comédie germa dans ces têtes de vingt ans.

« Le dauphin était seul spectateur, nous dit M^{me} Campan, et on mit la plus grande importance « à tenir cet amusement aussi secret qu'une affaire d'Etat; on craignait la censure de Mesdames « et on ne doutait pas que Louis XV n'eût défendu de pareils amusements s'il en avait eu connaissance. On choisit un cabinet d'entresol où personne n'avait besoin de pénétrer pour le service « Une espèce d'avant-scène, se détachant et pouvant s'enfermer dans une armoire, formait tout

« le théâtre. M. le comte de Provence savait
« toujours ses rôles d'une façon imperturbable ;
« M. le comte d'Artois, assez bien, il les disait
« avec grâce ; les princesses jouaient mal. La
« Dauphine s'acquittait de quelques rôles avec
« finesse et sentiment. Le bonheur le plus réel
« de cet amusement était d'avoir des costumes
« très élégants et fidèlement observés. »

Ce dernier trait nous fait sourire, nous, si pointilleux sur la couleur locale, sur l'exactitude historique des moindres détails. Ces costumes si fidèlement observés, nous le savons, affublaient les Romaines de falbalas et de papiers, les Amours de panaches, Caton d'une perruque et Pâris de souliers à boucles ; mais continuons ce récit plein de détails amusants.

« Je n'ai su tout cela que longtemps après,
« M. Campan (qui était admis à l'honneur de
« jouer avec les Princes) en ayant fait un secret.
« Mais un événement imprévu pensa dévoiler
« tout le mystère. Un jour, la Reine ordonna à
« M. Campan de descendre dans son cabinet
« pour chercher quelque chose qu'elle avait oublié ; il était habillé en Crispin et avait même
« son rouge ; un escalier dérobé conduisait directement de cet entresol dans le cabinet de
« toilette. M. Campan crut y entendre quelque
« bruit, et resta immobile derrière la porte qui
« était fermée. Un valet de garde-robe qui, en
« effet, était dans cette pièce, y avait entendu
« de son côté quelque bruit, et par inquiétude
« ou curiosité, il ouvrit subitement la porte ;
« cette figure de Crispin lui fit si grand'peur,
« que cet homme tomba à la renverse en criant
« de toutes ses forces : Au secours... »

On rassura le valet comme on put, on lui fit promettre le secret, mais la Dauphine renonça pour un temps à un plaisir qui courait de telles chances.

Il fallait que ces délassements eussent été bien dissimulés par la jeune troupe pour que Mercy-Argenteau, le confident de Marie-Thérèse, le Mentor occulte de la Dauphine, n'en eût rien appris. Louis XVI n'en fit pas mention dans son journal intime, si exactement tenu ; M^{me} Campan avoue ne l'apprendre de son mari et de son beau-père que longtemps après ; tout cela prouve une grande discrétion et semblerait marquer une parfaite entente entre beaux-frères et belles-sœurs ainsi réunis dans l'intimité.

Eh bien non ! le secret fut gardé parce que chacun avait intérêt à le taire ; mais l'harmonie apparente cachait une sourde malveillance dont le Dauphin et Marie-Antoinette étaient victimes. Mercy-Argenteau, qu'il faut nommer souvent dans les récits de cette époque, écrivait dans un de ses rapports secrets à l'impératrice :

« quelques détails me paraissent devoir
« être exposés à Votre Majesté seule. Cela re-
« garde particulièrement les effets de la jalousie

« qui s'élève dans l'intérieur de la famille
« royale contre M^{me} la Dauphine ; quoique je
« n'aie cité à cet égard que Mesdames, je ne suis
« que trop dans le cas de devoir faire mention
« des autres princes et princesses. Quoique
« M^{me} la Dauphine n'ait cessé de combler de pré-
« venances et de bontés M^{me} la comtesse d'Ar-
« tois, cependant cette princesse dont le carac-
« tère s'annonce aussi mal que sa figure, au
« lieu de marquer de la sensibilité et de la recon-
« naissance aux procédés de M^{me} l'Archiduchesse, a paru les éprouver d'un air d'indiffé-
« rence que j'attribuai d'abord à un défaut d'es-
« prit ; mais d'autres petites circonstances vien-
« nent de faire connaître qu'il y entre de la
« mauvaise volonté... D'un autre côté, M^{me} la
« comtesse de Provence, sous les dehors de la
« complaisance et de l'amitié, cherche à la mas-
« quer vis-à-vis de M^{me} la Dauphine. »

Mais il n'était pas facile d'ouvrir les yeux à Marie-Antoinette ; son exquise bonté refusait à croire une telle duplicité ; il fallut que les preuves vinssent dans ses mains comme d'elles-mêmes pour qu'elle reconnût la sagesse et la clairvoyance de Mercy. Deux mois plus tard, Louis XV mourait et Louis XVI en dépouillant sa correspondance trouvait des lettres de son frère, démentant tous les propos affectueux tenus dans l'intimité et dénonçant le Dauphin sur plusieurs sujets qui blessèrent fort Marie-Antoinette et Louis XVI. Ce dernier pour toute vengeance dit un jour de comédie au comte de Provence qui avait joué le rôle de Tartuffe : « Cela a été rendu à merveille ; les personnages y étaient dans leur naturel. »

Une fois reine, la Dauphine ne se montra pas pressée de paraître elle-même dans ces divertissements du théâtre. Chez M^{me} la duchesse du Maine, ce passe-temps avait tourné à la passion, à la monomanie et quarante ans d'exercice n'usèrent pas son goût excessif pour les spectacles où elle figurait en personne. Chez Marie-Antoinette, ce plaisir eut un grand attrait, mais il ne fut qu'une puissante distraction, prise et laissée suivant les circonstances et partageant ses loisirs avec le bal, la musique de chambre et autres choses semblables. Tout complé, il n'y eut que trois saisons théâtrales sous le règne de Louis XVI, c'était sans doute trop pour la dignité royale, qui devait y souffrir surtout à une époque où l'étiquette était encore souveraine, et où une sorte de piété populaire entourait les rois d'un prestige, qui rendait l'émancipation dangereuse ; mais je ne puis m'empêcher d'excuser cette femme de vingt ans qui parmi ses défauts comptait celui d'être trop bonne et trop loyale ; pauvre reine à qui l'on fit un crime de son charme et de sa beauté, et qui devait payer ses inconséquences, de sa vie et du sang de ceux qu'elle aimait !

Mais revenons aux débuts de ce règne où tout souriait au jeune couple royal, et laissez-moi vous raconter un petit épisode qui se rattache peut-être d'un peu loin au sujet que nous parcourons ensemble ; mais enfin qui s'y rattache et donne bien une idée du caractère des personnages qui nous occupent.

Le comte d'Artois avait la passion des courses de chevaux et du jeu auquel elles servaient de prétexte. Cette mode des paris, tout nouvellement venue d'Angleterre faisait fureur parmi la jeunesse française et le prince, dans une fête à Fontainebleau, engagea un cheval mystérieux venu dans son écurie on ne sait trop comment et dont on disait des merveilles. Ce fut un délire, on paria des sommes folles. Le duc de Chartres tenait contre l'heureux possesseur du *Roi Pépin*. Quant au Roi, qui n'appréciait nullement ce plaisir si fort en dehors de ses habitudes, pressé par son frère, pressé par la Reine, il répondit qu'il risquerait bien un écu de trois livres, ce qui mortifia fort le comte d'Artois. Enfin la course eut lieu et Pépin fut battu !...

A quelque temps de là, et voici où nous rentrons dans notre sujet, les comédiens français donnèrent à la cour une pièce de Scarron : *Don Japhet d'Arménie*. Le roi qui avait sur le cœur, moins son écu envolé que le ridicule de toute cette affaire de course et de pari, se vengea à sa manière de la solidarité qui faisait de ce déboire princier presque une déconvenue royale. Il donna le mot aux coryphées de la cavalcade qui imitèrent dans la plus grande vérité tous les gestes, attitudes, exclamations du comte d'Artois et de la Reine à cette fameuse course de Fontainebleau. Ceux-ci se reconnurent aussitôt et en conçurent un vif dépit, mais voyant le roi rire de tout son cœur, ils comprirent la leçon et prirent le parti d'en rire également. Ainsi se termina l'aventure.

Nous sommes en 1780 ; Marie-Antoinette, de plus en plus lasse des assujettissements de l'étiquette, a abandonné Marly pour Trianon ; elle vit dans ce délicieux ermitage comme une simple châtelaine, elle soigne sa laiterie, elle construit un petit théâtre. M^{me} Campan est bonne à consulter sur les circonstances qui amenèrent cette reprise de faveur pour la comédie.

« L'idée de jouer la comédie, comme on le faisait alors dans presque toutes les campagnes, suivit celle qu'avait eue la Reine de vivre à Trianon, dégagée de toute représentation. Il fut convenu qu'à l'exception du comte d'Artois, aucun jeune homme ne serait admis dans la troupe et qu'on n'aurait pour spectateurs que Monsieur, le Roi, et les Princesses qui ne jouaient pas ; mais pour animer un peu les acteurs, on ferait occuper les premières loges par les lectrices, les femmes de la reine, leurs sœurs et leurs filles. Cela composait une quarantaine de personnes.

« Louis XVI assistait à toutes les représentations... L'emploi de souffleur, de répétiteur et d'ordonnateur pour tous les détails du théâtre fut donné à mon beau-père. Le premier gentilhomme de la chambre en fut très blessé (M. le duc de Fronsac, fils du maréchal de Richelieu). Il crut devoir faire des représentations à ce sujet, il écrivit des lettres à la Reine qui se borna toujours à cette réponse : Vous ne pouvez être premier gentilhomme quand nous sommes les acteurs » « Le petit duc de Fronsac ne manquait jamais, à la toilette de la Reine, lorsqu'il venait lui faire sa cour, d'amener quelque entretien sur Trianon pour placer avec ironie une phrase sur mon beau-père qu'il appela depuis ce moment : mon collègue Campan. La Reine haussait les épaules et disait lorsqu'il était retiré : — Il est affligeant de trouver un si petit homme dans le fils du maréchal de Richelieu. »

Tant qu'on n'admit au spectacle que la famille royale et son entourage immédiat, l'opinion publique se tut sur ces représentations. Mais peu à peu le nombre des spectateurs augmenta ; les gardes du corps et les écuyers du Roi et de Monsieur furent autorisés par la Reine à entrer, puis quelques « gens de la Cour ». Alors les rivalités, les prétentions, les refus, commencèrent à attirer l'attention ; le blâme suivit tout naturellement et Marie-Antoinette qui avait élevé son théâtre pour son plaisir, dût y goûter plus d'une amertume, ne fût-ce que dans son amour-propre de comédienne. Un spectateur n'alla-t-il pas un jour jusqu'à dire tout haut : — C'est royalement mal joué !

La salle où s'exerçait la troupe de Marie-Antoinette était blanc et or, le velours qui recouvrait les stalles et les appuis des loges, en velours bleu. Des pilastres soutenaient les premières loges ; des têtes de lion, les secondes ; deux nymphes dorées s'enroulaient en torchères de chaque côté de la scène, et deux nymphes portaient l'écusson de la Reine au-dessus du rideau.

Les acteurs s'attaquèrent aux grosses difficultés dès le début et choisirent pour la première représentation deux pièces du théâtre français, sans craindre que la comparaison leur fût désavantageuse : *Le Roi et le Fermier*, *La Gageure imprévue* eurent l'honneur de ce début dont le baron Grimm nous a laissé le récit.

Voici comment s'exprime le courtisan :

« Les spectacles donnés ces jours passés, dans « la jolie salle de Trianon, intéressent trop l'honneur du théâtre et la gloire de M. Sedaine « pour ne pas nous permettre d'en conserver « le souvenir dans nos fastes littéraires. »

Quel début pompeux, et comme on voit qu'il s'agit de gens de conséquence. La suite est à l'unisson.

« On n'a jamais vu, on ne verra sans doute

« jamais le Roi et le Fermier ni la Gageure im-
 « prée, joués par de plus augustes acteurs, ni
 « devant un auditoire plus imposant et mieux
 « choisi. La Reine, à qui aucune grâce n'est
 « étrangère, et qui sait les adopter toutes sans
 « perdre jamais celle qui lui est propre, jouait
 « dans la première pièce le rôle de Jenny, dans
 « la seconde celui de la soubrette... »

La sage Marie-Thérèse montrait moins d'enthousiasme pour cette nouvelle fantaisie de sa fille et elle écrivait au fidèle Mercy, pour lui confier ses inquiétudes à ce sujet. Son confident partageait cette manière de voir et faisait ressortir que plus la société admise aux représentations de Trianon était restreinte, plus les intrigues et les jalousies se montreraient avides et malveillantes. Que la Cour d'une grande nation devait être ouverte à beaucoup de monde, sous peine de tomber dans l'oubli, et autres sages remontrances, que Marie-Antoinette écoutait, et dont elle tenait compte dans une certaine mesure. La mort de Marie-Thérèse supprima en 1780 la tutelle occulte de Mercy-Argenteau, et aussi les représentations théâtrales de Marie-Antoinette que des espérances de maternité et la naissance du Dauphin tinrent encore éloignée de la petite scène royale pendant l'année 1781.

La Reine ne pouvant jouer elle-même fit jouer à Marly le *Sabot perdu* de Piis et Barré par des acteurs de la troupe italienne, et on fut si ravi de ce spectacle qu'elle résolut de mettre la pièce à son répertoire de Trianon aussitôt que les circonstances s'y prêteraient. Pendant cette représentation les deux auteurs enorgueillis s'étaient fièrement campés tout au beau milieu de la salle de spectacle, dans l'endroit le plus remarquable et l'un d'eux avait à la main un énorme chapeau à plumes afin d'attirer plus sûrement l'attention. « Ces deux associés sont, dit-on, l'un à l'autre d'une indispensable nécessité. Piis n'a pas deux idées de suite dans la tête, et ne fait que rimailleur des couplets, Barré d'autre part n'enfanterait pas une rime en dix mille ans, mais trace assez passablement le plan de ces petits chefs-d'œuvre. Avec ces sublimes talents réunis, ils ont le plaisir de voir la Cour et la ville raffoler de leur mérite. »

Ce fut bien une autre affaire, lorsque la Reine leur fit l'honneur inespéré de débiter elle-même leur prose légère et de chanter leurs gais refrains. Je me suis un peu étendue sur cette pièce du *Sabot perdu*, parce que le rôle de Babet y fut une des meilleures créations de Marie-Antoinette qui joua à ravir ce personnage de Cendrillon villageoise, perdant son sabot et trouvant un mari du même coup.

Les sabots paraissent d'ailleurs jouer un rôle important, dans cette société royale où on por-

tait les talons si hauts. Nous voyons figurer dans les programmes de Trianon *Les Sabots*, de Duni. Cette opérette passa par des péripéties amusantes, pendant sa composition. Le livret était de Cazotte; il ne valait rien, et Duni profitant du séjour de Cazotte à la campagne, résolut de le faire retoucher par Sedaine. Mais ce n'était pas facile, Sedaine s'étant en quelque sorte engagé à ne travailler que pour Monsigny. Voici la ruse employée pour obtenir sa collaboration. Le poète architecte fut mandé chez Duni, pour un escalier qui menaçait ruine. Au courant de sa visite le maître de la maison lui joua le premier air des *Sabots*. La musique est charmante, Sedaine s'y intéresse; on lui soumet le second: Sedaine y trouve des choses choquantes, il les indique. Duni n'insiste pas, mais un autre jour il lui montre la correction; Sedaine en fait lui-même d'autres, change quelques vers, coupe, tranche, et à mesure que l'escalier monte, le livret se transforme. A la dernière marche, il était terminé, ce qui faisait dire à Duni qu'il lui en avait coûté un escalier pour avoir une paire de sabots.

Marie-Antoinette n'était pas seulement actrice, elle dirigeait tout dans son petit théâtre et l'on va voir par les notes de ses fournisseurs attirés qu'elle entraînait dans les plus petits détails.

« Du peintre Mazières: Pour peintures et décorations faites pour les spectacles de la Reine à Trianon, avoir peint pour la pièce des *Sabots* jouée par les Seigneurs, un grand tertre de gazon orné de fleurs, et posé au bas un cerisier, « vaut 24 livres. Peint pour la même pièce un autre arbre commandé par la Reine, le premier n'étant ni assez gros ni assez grand, etc. »

Mais si la Reine exerçait une autorité absolue sur le règlement de ses plaisirs, elle le faisait avec le charme et la bonté de sa nature exquise toutes les fois qu'il s'agissait des faibles et des opprimés. On en trouve une preuve entre mille dans cette lettre de la collection du comte Esterhazy: « Mes petits spectacles de Trianon me paraissent devoir être exceptés des règles du service ordinaire. Quant à l'homme que vous tenez en prison pour le dégât commis, je vous demande de le faire relâcher... et puisque le Roi a dit que c'était mon coupable, je lui fais « grâce. »

Ici arrêtons-nous, car de sombres jours vont se lever sur la France, où les plaisirs de Marie-Antoinette se tremperont de larmes jusqu'à l'heure où la révolution triomphante emportera sur l'échafaud les augustes acteurs...

Et, depuis lors, plus de chansons, plus d'applaudissements, sur la petite scène blanc et or aux tentures de velours bleu qui semble attendre encore la royale *Compagnie* là-bas, sous les ombrages silencieux de Trianon.

C. DE LAMIRAUDIE.

BIBLIOGRAPHIE

Petites ignorances historiques et littéraires

PAR CHARLES ROZAN (1)

Nous avons appris avec plaisir que le dernier ouvrage d'un des collaborateurs les plus estimés du *Journal des Demoiselles*, M. Charles Rozan, avait été couronné par l'Académie française, avec cette note de M. le secrétaire perpétuel : « Auteur déjà d'un curieux travail sur les *Petites ignorances de la conversation*. M. Charles Rozan complète aujourd'hui son œuvre par ce nouveau volume, *Petites ignorances historiques et littéraires*, dans lequel beaucoup d'erreurs sont redressées et beaucoup de problèmes éclaircis avec autant d'esprit que de sagacité. C'est l'œuvre d'un érudit, d'un penseur et d'un lettré. »

Nous n'avons pas à revenir sur une analyse déjà faite autrefois par M^{me} Bourdon, mais en relisant avec un vif intérêt cet excellent recueil, nous transcrivons pour vous, chères lectrices, parmi les mots heureux attribués en grand nombre à nos souverains, des paroles bien nobles et peu connues de Marie Leczinska :

— Nous ne serions pas grands sans les petits; nous ne devons l'être que pour eux.

— Tirer vanité de son rang, c'est avertir qu'on est au-dessous.

— Le contentement voyage rarement avec la fortune, mais il suit la vertu jusque dans le malheur.

— Les bons rois sont esclaves et leurs peuples sont libres.

— Il vaut mieux écouter ceux qui vous crient de loin : « Soulagez notre misère, » que ceux qui nous disent à l'oreille : « Augmentez votre fortune. »

DEVANT L'ATRE

PAR LUCIEN DONDEL

Dans ce joli recueil, dédié à M. Henri de Bornier, l'auteur a rassemblé, prétend-il, les contes qu'il avait recueillis de la bouche d'une bonne vieille grand-mère, laquelle les tenait de son aïeule, très experte en l'art de narrer des légendes. Certainement l'aïeule en question a oublié de transmettre à son petit-fils une qualité précieuse lorsqu'il s'agit de conter : la simplicité, le parfait naturel; mais M. Dondel a d'au-

(1) *Petites ignorances historiques et littéraires*, par Ch. Rozan. Maison Quantin : 1 vol. 7 fr. 50.

tres mérites, beaucoup d'art et de grâce et de finesse, un tour bien personnel, une note émue parfois.

Signalons comme remarquables les quatre nouvelles intitulées : *L'étang de Fontpleurs*, *Fidèle*, les *Petits exilés*, et *Pauvre vieux*. La première est toute fantastique; on y voit le vieux génie de l'étang, rentré dans la vie des paysans de nos jours, sous la forme d'une espèce de sauvage de taille gigantesque et d'apparence difforme, surnommé le braconnier de la mort; du matin au soir il erre par les champs, un fusil sur l'épaule, mais la nuit il regagne son étang pour y verser toutes les larmes que lui apportent dans des urnes d'or de petits serviteurs ailés, larmes de mère, larmes d'orphelin, larmes de veuve; larmes vraies ou larmes feintes, il se trouve que l'étang n'est entretenu que par les pleurs de la terre et c'est pourquoi il ne tarit jamais.

Voilà cependant que la nuit de Noël étant venue, la terre, tout à la joie, oublie de pleurer aucune gouttelette n'arrive à l'étang; pour se procurer l'eau amère dont il a besoin, le braconnier de la mort vole une petite fille, l'unique enfant d'une pauvre veuve, hélas! Comme elle sera pleurée! Mais soudain, dans les roseaux apparaît la Sainte Vierge toute lumineuse portant entre ses bras l'Enfant divin, et ramenant à sa mère celle qu'on croyait perdue. Il y a au cours du récit, très bien mené, de ravissants paysages nocturnes (1).

LE BRONZE

PAR MAXIME HÉLÈNE (VUILLAUME)

Après l'âge de pierre, l'âge de bronze a été le premier âge de l'humanité. Chose curieuse, le cuivre fut découvert avant le fer qui se présente cependant bien plus souvent à l'état natif. Associé à l'étain, il devint ce métal qui, dans le domaine des beaux-arts, a été le rival heureux de l'or lui-même. Le livre très clair et très bien fait de M. Maxime Hélène nous initie aux modes d'emploi du bronze dès l'époque préhistorique, puis dans l'Orient ancien et moderne, chez les Grecs, les Etrusques, les Romains, les Byzan-

(1) *Devant l'Atre*, par Lucien Dondel; René Hatton, 35, rue Bonaparte. 1 vol. 3 fr. 50.

tins sous la Renaissance et jusqu'à nos jours. Nous voyons son rôle dans les médailles, les monnaies, les instruments sonores, les armes, l'ameublement, etc.

On sait quel parti merveilleux le célèbre Boule tira de l'application des ornements de bronze doré aux meubles incrustés de cuivre et d'écaillé qui portent encore son nom. Remarquez, par parenthèse, combien de gens font l'énorme faute de dire meuble en Boule, pour meubles de Boule ou le Boule tout simplement. Ce qui prouve qu'il importe de s'instruire sur les origines de toutes choses. Celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui s'intéressent à la sculpture tiendront à lire ce résumé auquel, en visitant les musées, elles devront des sources toutes nouvelles d'intérêt. Pour les autres qui craindraient le sérieux du sujet, j'extrais d'un chapitre sur la Renaissance italienne une anecdote charmante :

Donatello, cet admirable précurseur de Michel-Ange au ^{xiv}^e siècle, avait eu pour première tendance un certain réalisme qui fit dire à son ami Brunellesco, parlant du crucifix de bois placé aujourd'hui dans l'église de Santa-Croce à Florence, que c'était un paysan et non le corps parfait d'un Christ qu'il avait cloué sur la

croix. Piqué au vif, Donatello répliqua qu'il était plus facile de critiquer que d'exécuter, à quoi Brunellesco répondit à son tour en travaillant des mois de suite dans le plus grand secret; puis, un matin, il invita Donatello à déjeuner chez lui, acheta quelques denrées et le pria de les porter à la maison où il allait le rejoindre. En entrant, Donatello aperçut le crucifix exposé dans son meilleur jour, et, d'admiration, laissa tout tomber, œufs et fromage.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Brunellesco qui le rejoignait sur ses entrefaites, que mangerons-nous si tu jettes tout par terre ?

— Pour ma part, répondit Donatello, j'en ai assez, mais brisons là : à toi, il appartient de sculpter des Christ ; à moi, de sculpter des paysans.

Epoque admirable et depuis longtemps évanouie que celle où l'on ne se permettait de critiquer qu'en surpassant, et où un grand artiste vaincu rendait si naïvement hommage à son vainqueur (1).

TH. BENTZON.

(1) *Le Bronze*, par Maxime Hélène, un vol. illustré. Hachet e, 79, boulevard St-Germain, 2 fr. 25.

LES VIOLETTES

A ma sœur L. de G.



*Te souviens-tu du frais sentier
Où nous égara l'an dernier
L'attrait des premières fleurettes ?
C'était un petit chemin creux :*

*On y marchait à peine à deux
Sur un tapis de pâquerettes ;
Et la pente de ses talus
Fuyait sous des gazons touffus
Tout parfumés de violettes.*

*Vous vous cachiez, ô fleurs discrètes ;
Mais votre odeur vous trahissait
Et nous dénonçait vos retraites !*

*A mesure que s'entassait
Dans tes mains, charmantes corbeilles,
L'odorant trésor des abeilles,
L'odorant trésor renaissait
Sans jamais se lasser d'éclore ;*

*Jamais non plus ne se lassait
Ton désir d'y puiser encore.*

*Sans pouvoir vider votre écrin
Il fallut vous quitter enfin,
O belles moissons d'améthystes !
Le soir éteignait les couleurs,
Et sous ses grandes ombres tristes
Endormait le charme des fleurs.*

*Mais leur mystérieuse haleine
Te suivait encor dans la plaine ;
Et, comme l'alouette aux cieus
Trace un harmonieux sillage,
Ainsi, dans les chemins ombreux
Qui nous ramenaient au village,
Le butin de ton frais pillage
Caressé par les vents charmés
Laisait flotter sur ton passage
De longs souvenirs embaumés !*

Achille PAYSANT.

LE CONSEIL

Le respect humain



AVEZ-VOUS, mesdemoiselles, comment il se traduit chez les jeunes filles ? Ce n'est pas d'ordinaire par un manquement grave, par l'omission d'un devoir sérieux, c'est par une sorte de honte, inexplicable à mon avis, de ce qui est bien, louable, mais modeste, peu distingué à leur avis, et sortant de l'idée qu'elles se font du *high-life*.

Il y a encore, Dieu merci, de bonnes femmes de ménage en France. Bien qu'elles ne prônent pas à son de trompe leurs talents domestiques, comme cela se fait dans certains pays, qu'elles n'apportent pas au salon d'effluves culinaires, qu'elles ne détaillent pas à leurs hôtes les recettes dans lesquelles elles excellent, et enfin quoiqu'elles ne marchent pas en tout lieu accompagnées du tintement argentin du trousseau de clefs contenu dans le panier légendaire, beaucoup de Françaises dirigent à merveille leur maison, ont l'œil partout, la main à tout, et ne dédaignent ni la cuisine, ni l'office, ni la lingerie. Ces femmes-là, lorsqu'elles ont des filles, ne manquent pas de leur inculquer ces humbles talents ; elles savent par expérience quelle aide, quelles ressources apporte dans un ménage la femme adroite et active qui peut, quand il le faut, ravauder ses bas, faire ses confitures, et même soigner son pot-au-feu. Elles ont donc soin d'ajouter à la dot de leurs filles cette autre dot cachée qui supplée souvent à l'insuffisance de la première, ou qui, en tout cas, la conserve et l'augmente. Mais quand on est jeune, on a surtout souci de ce qui brille, de ce qui flatte, et l'on craint les railleries, stupides, il faut le dire, des amies frivoles et superficielles qui, elles, dédaignent les soins du ménage. Telle jeune fille qui fait ses chapeaux s'en cachera comme d'un crime, trouvant plus distingué de laisser supposer qu'il provient d'une *bonne maison*. Telle autre mourrait plutôt que d'avouer qu'elle raccommode ses bas. Quant à laisser soupçonner qu'elle aide sa mère ou sa servante à confectionner le plat favori de son père, ou qu'elle supplée au nombre insuffisant de domestiques en prenant d'une main alerte le plumeau ou même le balai, ce serait au-dessus de son courage.

Je me souviens d'avoir entendu dans une réunion de femmes, cependant très intelligentes, les critiques et les railleries les plus acérées à l'adresse de ces humbles soins si nécessaires. Elles riaient comme des folles des provinciales qui font encore leurs confitures, et de celles qui, pouvant confectionner de si jolis ouvrages, se donnaient la peine de ravauder leur linge. J'ai connu une jeune fille qui se vantait de ne pas posséder une aiguille, à plus forte raison de ne pas savoir s'en servir. Et elle a été souvent renouvelée, cette plaisanterie qui consiste à demander « si les boutons, ça se colle. »

Eh ! bien, mesdemoiselles, ce genre de respect humain est aussi honteux que serait insupportable l'esprit opposé qui consisterait à se vanter d'écumer son pot-au-feu ou de frotter ses parquets. Toutes les femmes ne sont pas obligées de s'occuper du ménage ; mais toutes doivent être disposées à le faire courageusement si leur situation l'exige. Une jeune fille riche montre un sot esprit en se moquant de ses amies qui, plus gênées, aident aux soins de la maison ; celles-ci montrent un petit esprit en se défendant comme d'une honte d'accomplir ce que les circonstances exigent d'elles.

Une femme de ménage peut et même doit être en même temps une maîtresse de maison accomplie. Elle doit séparer soigneusement les parts très diverses de sa vie ; mais si elle est surprise dans le plus humble de ses rôles, ou mise en mesure d'avouer les plus modestes de ses talents, elle ne doit en avoir aucune honte, parce que tout ce qui est inspiré par le sentiment du devoir, ou par le désir d'accroître le bien-être des siens, se trouve immédiatement relevé et ennobli par des mobiles si estimables.

Ainsi, mesdemoiselles, vous qui aidez vos mères et qui accomplissez ce qu'elles exigent de vous, ne vous en vantez pas, ce serait absurde, mais ne vous défendez pas non plus, ce serait une triste, une fâcheuse forme du respect humain.

M. MARYAN.

PENSÉES ET MAXIMES

Quand l'esprit est léger, le cœur est peu profond.

(Augusta COUPEY.)

L'aiguille est l'arme de la femme ; c'est la seule qui raccommode.

(Pauline COCHERIS.)

RÊVEUSE

(SUITE)

~~~~~(O)~~~~~



Ah ! mes enfants, mes amis, quelle abominable chaleur ! dit M. Gaypreydour en s'esuyant le front et en rejetant en arrière, avec un mouvement de tête qui lui est familier, son épaisse chevelure d'un blanc d'argent.

— La voiture n'était donc pas à la gare pour t'amener ? demande M. Botrel.

— La voiture !... j'ai laissé ma valise dedans. Comme si, aujourd'hui, j'allais m'en aller bercé en victoria ; et train, train, train !... j'ai pris le sentier qui raccourcit, à travers les vignes en fleurs dont la suave et pénétrante odeur vous procure la plus délicieuse des griseries poétiques, et tout rêveur, j'ai foulé d'un pied léger la belle terre brune ! Dans les champs, le soleil darde, et tout semble alangui sous la chaleur de midi ; je n'ai même pas entendu un chant de cigale, et cependant j'avais en moi, autour de moi, de divines chansons d'été. Eh bien ! mes amis, l'harmonie ne rend pas ces chansons-là, pas plus que les écrivains n'expriment ce qu'ils ont dans l'âme. Les plus belles choses resteront ignorées... à moins d'être un Gluck ou un Beethoven ! Mais où est donc Ophélie, cette fraîcheur de mes vieux ans ?

— Elle étudie encore, toujours ! dit sa mère.

— Tu nous restes quelque temps ? demande M. Botrel.

— Eh ! sans doute. Tu me donneras encore, Marcel, la petite chambre d'en haut, dans la tourelle, d'où l'on a une belle vue de la campagne ; je m'y plais.

— Ton piano pourra être dans la salle voisine ?

— Non, cette vaste salle à écho ne me convient guère. Je préfère le salon ouvert sur le jardin que vous avez su préserver de la banalité et de l'éternel meuble capitonné en damas cerise.

M. Gaypreydour se lève alors et gagne le salon, car il a été reçu dans la vérandah. Il entre sur la pointe des pieds et écoute charmé, puis s'approche de Christine qui s'arrête soudain, et la baise au front.

— Nous livrons un combat aujourd'hui, ma fille, car on a prétendu que je n'avais pas le sens religieux. J'ai soutenu le contraire, me

sentant l'âme croyante, naturellement, et maintenant il s'agit de savoir si je me suis trompé.

— Non, certes, s'écrie Christine avec force. Votre *Te Deum* est d'une allure superbe, c'est un grand cri d'actions de grâces !... Quant au *Nunc Dimittis*, il rend suavement la douceur de la fin pour celui qui voit sa vie bien remplie et les desseins de Dieu accomplis. Il apaise et il élève !

— Nous aurons ici, pour nous écouter, des artistes célèbres ; puis, comme exécutants, plusieurs de mes élèves choisis. Tu tiendras l'orgue pendant que je conduirai le chœur. Le premier violon, qui a un réel talent, doit d'abord exécuter un solo auquel je répondrai. Mais, voyons, Christine, te sens-tu bien de force à prendre l'accompagnement ?

— J'en suis sûre !

— Tu oseras, ma tremblante filleule ?

— Oui, parrain, parce que là, je ne serai plus moi-même. Je serai pénétrée de cette maxime que « c'est une sereine jouissance d'admirer une pensée sublime rendue par une manifestation sublime. »

— N'en parlons plus pour l'instant ; il ne faut pas se fatiguer l'esprit d'avance. J'oublie, jusqu'au moment où tout le monde étant arrivé, nous ferons une dernière répétition. La procession ne sort qu'à quatre heures, n'est-ce pas ?

— Oui, mon parrain.

— Alors, très bien. Que je n'interrompe pas tes occupations de toilette.

— Je votis assure, parrain, que cela ne m'absorbe guère !

— Tu as tort ; à ton âge, une jeune fille doit être élégante.

— Nous sommes toujours à la dernière mode, crie Thérèse qui arrive. Nos nouveaux costumes sont pur empire !

— Ah ! dit M. Gaypreydour. Et de quelle nuance ?

— Mais crème ! en été ! parrain Jean, réplique Thérèse comme s'il n'en pouvait être autrement. Il me semble que vous devenez coquet !

— J'aime à vous voir jolies, mes filleules, comme j'aime les fleurs, les belles choses et le ciel bleu.

— Christine a aussi une robe couleur d'azur.

— Elle doit convenir à la nuance de ses cheveux. Mets ta robe de firmament, Ophélie !

— Astre du ciel ! je m'incline, dit Thérèse.

— Toi, tu devrais être en cramoisi.

— Comme un diable ? Grand merci, parrain !



M. Gaypreydour se penche vers Thérèse et lui glisse ces mots dans l'oreille :

— Veille à ce qu'elle soit jolie...

— Tiens, tiens, tiens ! pense Thérèse. Cela va être amusant.

\*\*\*

Dans la serre baignée de lumière, aux parois tapissées de géraniums grimpants et de lianes exotiques, Christine est assise devant l'orgue, tandis qu'à son côté est placé Jean Gaypreydour attentif, et que derrière elle sont groupés les choristes. Christine soutient le chant, ses doigts fins marquent l'accompagnement, tandis que le mouvement cadencé des pédales imprime à son buste une sorte de léger et régulier balancement plein de grâce. Sa figure a une expression douce et recueillie. Les yeux qui se fixent sur la musique, semblant voir au delà, ont une flamme inaccoutumée ; le regard s'élève et s'abaisse successivement du pupitre au clavier. Dans une robe bleu pâle, son cou fin se dégage ; ses cheveux blonds comme une mousse d'or, relevés sur la nuque et attachés en lourdes coques, lui forment une sorte d'auréole vaporeuse et idéale qui lui sied merveilleusement. Elle ressort ainsi sur le fond de lianes légères au feuillage brillant et vert sombre. Tout près de son oreille, comme à plaisir, une de ces rares fleurs de cire, aux pétales de velours rose thé, au cœur de rubis, est venue retomber, luttant de délicatesse, de nuance, avec l'incarnat des joues de l'organiste.

Certes, si jamais la jeune fille a été dans un cadre poétique, c'est bien là.

Elle ne se doute guère, tout entière à sa chère musique, qu'un œil admirateur la suit dans ses moindres gestes ! Aussi ne se sent-elle pas troublée, et peut-elle donner à ses accords toute l'ampleur voulue.

Le *Te Deum* s'enlève admirablement. Les voix de soprano brodent sur le thème un motif qui monte sans effort. Le mouvement augmente, l'allégresse spirituelle atteint son comble et se termine par un cri de triomphe magistral.

« — Répandez sur nous vos miséricordes, « seigneur, selon que nous avons espéré en « vous !

« — C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré, « je ne serai jamais confondu ! »

Jean Gaypreydour est vainqueur ; c'est une admirable chose...

Il s'essuie le front et se retourne vers ses collaborateurs pour les remercier, puis, avec élan, se penche pour embrasser Christine ; elle le repousse d'un geste, en indiquant le reposoir et la cérémonie, mais son visage témoigne une joie sincère de la réussite de son parrain.

Jean Gaypreydour reprend l'orgue, et un

jeune homme vient, avec son violon, se placer debout près de lui.

Christine, afin de pouvoir reprendre son poste, s'est agenouillée près de l'entrée de la serre, sur le sol, s'appuyant légèrement contre le battant renversé de la porte.

Alors s'élève un chant d'un charme incomparable, comme une supplication ardente qui monte vers le ciel. L'orgue répond de sa voix grave. Christine cesse de prier, ou plutôt sa prière devient indéterminée. Oh ! cette voix mystérieuse ! tour à tour passionnée et tremblante ! faite d'extases et de soupirs, n'est-ce pas la voix de son âme ? et l'orgue calme, solennel, n'est-ce point cette sérénité divine tant cherchée ?

Peu à peu, elle plie davantage sur ses genoux, ses mains croisées se dénouent ; son bras droit se pose machinalement sur un arbuste placé à sa portée, elle écoute avidement ; ses pensées sont vagues, mais empreintes d'une joie intime ; une satisfaction inaccoutumée la remplit tout entière ; elle entend ses rêveries et ses aspirations redites, et pense que c'est beau, digne du ciel même... Elle s'aperçoit alors qu'on donne la bénédiction et courbe la tête très bas. Elle est toute au ravissement de cet instant de prière, de charité divine, de soleil et d'harmonie, un de ces moments d'envolement où il semble qu'on ne touche plus terre, que les misères humaines ne doivent plus vous attendre.

La procession commence à défiler, et Christine regarde, songeuse, toute cette foule qui passe devant elle : les petites filles dans leurs robes blanches, l'air sérieux et recueilli (elles sont heureuses, ces mignonnes !), les plus grandes sous leurs longs voiles de mousseline, avec des figures déjà préoccupées ; enfin, les vieilles de la congrégation, tenant d'une main un cierge, de l'autre égrenant leur chapelet, type banal pour la plupart, prosaïque, marmottant l'*Ave Maria*, tandis que leur esprit flotte ailleurs. Pourtant, la troisième, c'est bien Augustine Aubin, la vaillante, qui soutient depuis de longues années sa maîtresse ; rien ne peut faire supposer l'héroïsme dans sa figure poupine et reposée ; qui sait ce qui se cache dans l'âme de toutes ces pauvres créatures ? Et voilà qu'une pitié immense étreint Christine, la touche, lui fait chercher les âmes derrière ces visages. Pour ce bonheur ignoré qu'elle vient d'éprouver, elle voudrait ne voir que des gens heureux de vivre.

Elle se relève alors lentement. Son pied se prend dans sa robe, elle se rejette en arrière, et Jean Gaypreydour la reçoit dans ses bras. Il lui sourit paternellement ; elle le regarde à son tour, toute radieuse :

— Oh ! parrain, je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. C'était sublime !



— Entre le sublime et nous, il y a encore une distance, ma fille, je ne m'abuse point...

— N'importe ! N'importe ! j'ai, au moins, acquis une conviction ; je le sens à présent, ce sont ceux qui cultivent le beau qui ont raison ; ce sont ceux qui portent l'idéal dans leur cœur qui sont puissants !

Elle a parlé avec véhémence.

— Ah ! pauvre âme d'artiste ! dit le compositeur. Heureusement pour toi, tu as des parents qui savent aimer les belles choses et rester la sagesse même...

— Pas de sagesse aujourd'hui, parrain, elle m'étouffe parfois, je suis fatiguée de raison, il y a en moi quelque chose qui se révolte !... Pour ce soir, je rêve et je vis dans mon rêve.

Puis, tout à coup, apercevant au fond de la serre un jeune homme qui, bien qu'à l'écart, peut les entendre, elle s'arrête, et une rougeur ardente envahit son visage jusqu'à la racine des cheveux.

— Je vais rejoindre maman à l'église, dit-elle très agitée.

— Laisse-moi te présenter Paul Rivoyre mon meilleur élève, celui qui, tout à l'heure, a joué le solo de violon de mon *Invocation*. Mon cher, vous vous êtes surpassé !

Christine se trouble, ne répond rien, salue et s'enfuit.

Ainsi, ce chant si pénétrant qui trouvait un étrange écho en elle, c'était cet inconnu qui le traduisait ! Et de nouveau, en se pressant pour suivre la procession, elle sourit.

— Cher maître, dit Paul Rivoyre au musicien, j'ai senti, en effet, que j'étais en possession de tous mes moyens et comme électrisé. C'est que, devant moi, j'avais cette incomparable vision, cette jeune fille qui me semblait sainte Cécile dans son rayonnement. Tandis que mon archet glissait sur les cordes, mon cœur vibrait ; je n'ai aperçu que son profil pur, et quoiqu'elle fût absorbée dans sa prière, je suivais parfaitement dans son âme naïve l'effet produit par votre merveilleuse musique. Elle ne s'est pas retournée une seule fois, et cependant je devinais son enthousiasme. Sa ferveur simple, la modestie de ses allures, sa grâce et sa candeur me touchaient... Et... parrain Jean, dit-il d'un ton convaincu, je l'aime !

Jean Gaypreydour frappa ses deux mains l'une contre l'autre avec gaieté.

— Pas si vite, garçon ! M<sup>me</sup> Botrel ne donne pas comme cela ses filles au premier arrivé. Et la petite ?... mon Ophélie ! Ne trouves-tu pas qu'elle en a le type ?

— Non, mille fois non ! Ophélie, une pauvre petite égarée, non... cherchez, parrain, un autre nom.

— Elle s'appelle Christine.

— Et celui-là est ravissant ! Ainsi, vous m'avez

amené pour jouer un morceau... vous m'avez montré un ange, et vous me renvoyez ?

— Eh ! Eh ! on n'a jamais pu savoir, grommela Jean Gaypreydour.

Puis, se laissant choir dans un fauteuil de rotin :

— Je suis moulu, gémit-il, j'ai mon concert dans les jambes. Bonsoir ! Paul.

— Alors, il faut que je m'en aille ? répète avec regret le jeune homme.

— Bien sûr ! Qu'est-ce que tu veux faire ici ? On ne t'a pas invité. Les choristes sont allés se rafraîchir, va les rejoindre ; mais je te prévien, il n'y a que des domestiques dans la maison, et tu as, à six heures, un train pour Paris. Il est 5 h. 1/4, tu as le temps d'aller à pied par la route pavée.

— Parrain, vous êtes dur !

— Si tu t'imagines que M<sup>me</sup> Botrel badine en matière de convenances ! On voit bien que tu ne la connais pas !

Paul Rivoyre consent alors à s'éloigner, mais non sans céder à la tentation d'entrer à l'église paroissiale et d'y jeter un coup d'œil.

Il aperçoit au premier rang des chaises la famille Botrel au complet ; c'est pour lui un délicieux tableau. Il attend, et les regarde défiler un à un. M<sup>me</sup> Botrel et ses filles, en passant devant le maître-autel, font une génuflexion ; celle de Christine est profonde. Elle a posé sur ses cheveux un très petit chapeau blanc avec un bouquet de bleuets, elle marche gracieuse et svelte, un peu languissante, derrière la vive Thérèse, et aperçoit très bien, au passage, le visage respectueux et ému de Paul Rivoyre. Ses joues se rosent un peu, elle baisse les yeux, et, toute palpitante, vient se mettre à côté de M<sup>me</sup> Botrel.

\*\*\*

Paul Rivoyre marchait à pas précipités sur la route pour ne pas manquer son train, quand il est rejoint par un tilbury dans lequel se trouve René Botrel. Ce dernier reconnaît l'artiste, et arrêtant la voiture, le hèle :

— Comment ! vous qui avez enthousiasmé tout le monde vous partez ainsi ?

Paul Rivoyre se prend à craindre d'être obligé de rentrer au « Castelet » (c'est ainsi que se nomme l'habitation de l'usinier), il a peur de mécontenter la mère de Christine, et plutôt que de rien compromettre, est résolu à partir.

— J'ai un rendez-vous urgent à Paris, répond-il à René.

— Alors, montez près de moi.

Et tandis que Paul Rivoyre s'installe à son côté, il reprend :

— Quelque concert, sans doute ?

— Eh non, bien sûr !... Puis fixant René, il éclate de rire, en ajoutant :



— Ah ça, vous vous figurez donc que je suis un artiste... de profession?

— Dame, je le croyais.

— Je ne suis, pourtant, qu'un simple amateur...

— Alors, je triple mes félicitations; vous avez un admirable talent.

— C'est mon parrain qui m'a découvert...

— M. Gayprey dour est votre parrain?

— Absolument.

— C'est drôle! Il insinue la musique dans l'âme de tous ses filleuls.

— C'est d'autant plus curieux que je suis un X, un ingénieur épris de son métier. Avais-je la bosse musicale? Mon parrain m'a défriché tout jeune, et souvent martyrisé par l'harmonie. A présent, je lui en sais un gré infini, car la musique me repose, et ses œuvres, au cher Jean, ont un grand souffle.

— C'est un maître! dit René. Mais nous sommes à la gare, et voici votre train...

Paul Rivoyre descend rapidement.

— Au revoir, et merci, dit-il à René, en lui serrant la main avec force.

N'est-il pas le frère de Christine?

— Certes, nous nous reverrons, répond René.

Et se parlant à lui-même :

— Il me plaît, ce violoniste exquis. Musicien et ingénieur! c'est une rareté.

\*\*\*

— Christine est changée, depuis quelque temps, ne trouves-tu pas, mon ami? demande M<sup>me</sup> Botrel à son mari.

— Elle me semble embellie et plus joyeuse.

— Plus rêveuse aussi.

— Laisse le papillon sortir de sa chrysalide, Gina, je crois que ce sera un papillon couleur de rose, et ne te préoccupe pas ainsi.

M<sup>me</sup> Botrel soupire.

— J'ai bien hâte de le voir, ce papillon! Mais je regrette de ne pas posséder la confiance de ma fille aînée. Quelquefois je cherche si ce n'est pas de ma faute, si j'ai pu éloigner ce jeune cœur...

— Voyons, que dis-tu là? Ma Gina, comment veux-tu donc que Christine n'ait point d'imagination? La tienne, chère maman, vagabonde encore, et d'un galet fait un rocher...

— Peut-être, répond M<sup>me</sup> Botrel avec une grande douceur. Cependant, les jeunes filles aiment les confidences, c'est un besoin essentiel de leur nature. Quand elles doivent cacher leurs impressions, elles souffrent; elles souffrent étrangement, même. Je me rappelle cela, moi, car je me souviens encore de ma jeunesse, dit-elle avec un gai sourire. Quand j'étais à Nice, enfant toute seule avec mon tuteur et sa mère, avant l'arrivée de ta famille, j'avais un tel désir

de révéler mes sentiments que je parlais à la mer et aux arbres.

— Tu n'avais point d'entourage, et l'isolement te pesait.

— Il faut qu'un jeune cœur s'épanche, qu'une âme neuve s'exhale, qu'une imagination ardente livre ses divagations. Quand Christine était toute petite et que je la serrais dans mes bras, je lui disais : « Cher trésor, je me referai enfant pour toi, jeune fille avec toi, je serai ton amie! » Je me suis trompée, il y a en Christine un manque d'abandon qui m'attriste.

— Ma chère femme, n'exagère rien... Christine est une songeuse qui parle peu; c'est un caractère réservé, une excellente fille pour nous, en somme. Il y a des natures qui ne peuvent pas se livrer; elles sentent, elles jouissent, elles souffrent silencieusement. C'est seulement dans les cas extrêmes qu'elles sortent d'elles-mêmes. Notre fille aînée est ainsi.

— Ce n'est pas la jalousie maternelle qui me fait parler. Dieu m'en garde! s'écrie-t-elle avec véhémence. C'est la tendresse. Le caractère romanesque de Christine m'effraie, je crains la douleur pour elle, les souffrances inutiles qui conduisent au découragement, à l'égoïsme, à la vie stérile!... voilà.

— Oh! les grands mots, ma chère amie!...

— Il faut regarder les choses en face, Marcel; peut-être avons-nous trop développé en elle la fibre artistique?

— Foin! réplique en riant M. Botrel, Christine fera une femme ravissante. Laisse-la donc encore écouter l'oiseau bleu, il ne s'entend pas si souvent. Adieu, dit-il en embrassant sa femme sur le front. Je vais à la fabrique, au prosaïque... la poésie reste au foyer.

— L'oiseau bleu enchanté de nos premières années s'en est allé, réplique Gina avec non moins d'entrain. Il ne reste que le grillon!

Puis elle se met à préparer, dans une corbeille, divers objets de layette et, tout en prenant ses pelotes et ses aiguilles, elle pense :

— Comment expliquer cela? René si tendre, me racontant tout sans que je le lui demande, Thérèse me narrant ses sottises et ses espérances, tandis que Christine...

Sur ce, M<sup>me</sup> Botrel pose ses ciseaux sur une petite brassière, met son dé et descend rejoindre ses filles.

Elles sont assises toutes deux sous un berceau de verdure recouvert de lourdes feuilles d'aristoloche. A l'entrée, des reine-marguerites rose très pâle, d'un coloris délicat, forment un bouquet superbe.

— Avancez-vous, mes enfants? demande M<sup>me</sup> Botrel.

— Maman, dit Thérèse, nous dévorons la couture.

— C'est que cette pauvre petite créature attend



là-bas ! Heureusement que nous sommes encore aux beaux jours.

— Septembre est le plus joli des mois, dit Christine.

— L'automne..., déclame Thérèse.

— Je pense que ce soir, avant dîner, nous pourrions porter le nécessaire à la nouvelle-née et faire un tour chez nos amis, conclut M<sup>me</sup> Botrel.

— Il ne nous manque plus que de chanter le chœur des fileuses du « Vaisseau fantôme ». Toi, Christine, tu feras Frida, celle qui attend un fiancé extraordinaire, et qui aime un maudit pour le sauver... C'est tout à fait ton type, cette jeune éthérée-là !

— L'idée de la légende est belle...

— Je n'en disconviens pas, mais les légendes en musique de Wagner m'ennuient ; je préfère encore Barbe-Bleue ! Arrive ici, Marc, que je te le conte : Une fois, un seigneur avait une barbe de martin-pêcheur...

— Grand merci, je préfère le conte de Christine : le violon d'Antonia qui avait une âme.

— Maman et Thérèse le connaissent, interrompt Christine avec une certaine vivacité, en baissant très bas la tête sur son ouvrage et devenant silencieuse.

Une expression douce se répand sur ses traits. Quand, une heure après, M<sup>me</sup> Botrel et Thérèse la quittent, la jeune fille pose ses mains sur la robe d'enfant qu'elle confectionne, pour songer à loisir à ce joli roman qui lui est venu et qui absorbe sa pensée. Elle aussi a entendu un violon qui avait une âme ! et quelle âme ! douce, passionnée, tendre, vibrante et secourable.

— Viens-tu avec nous, mon enfant ? demande M<sup>me</sup> Botrel par la fenêtre.

Christine plie son ouvrage.

— Certes oui, maman.

Comment n'irait-elle pas vers les pauvres, pour tâcher de les consoler, elle qui a en ce moment tant de bonheur ? Et d'un pas léger, gracieux, dénotant sa disposition joyeuse, elle rentre dans la maison.

— Dépêche-toi ! dépêche-toi ! crie Thérèse qui tient un volumineux paquet à la main et lui donne à porter le panier des provisions.

— Son Altesse daignera-t-elle ?...

Christine trouve le panier affreux et commun.

— Allons ! il te faut un page et une escarcelle d'argent fin, réplique Thérèse.

— Je ne vois jamais la nécessité du laid...

— Tu sais que nous n'allons pas dans des châteaux.

— Nous allons vers les souffrants, les humbles, les bénis de Dieu ; en auriez-vous peur, mes filles ? dit M<sup>me</sup> Botrel.

— Oh ! mère... répondent-elles toutes deux avec reproche.

\*\*\*

Le rêve de Christine a pris une forme ; elle a à peine entrevu l'artiste qui l'a charmée, mais il y a en elle une révélation.

Son esprit ne peut se détacher du souvenir de l'*Invocation* ; quand elle est seule, cette divine harmonie endort son cœur comme dans un berceement ineffable et l'arrache au poids lourd du terre-à-terre. Elle a maintenant des ailes ! Et vivant dans son roman, la voilà transfigurée, la chère exaltée, trouvant doux cet espoir de rencontre nouvelle, cette pensée d'une âme-sœur inconnue.

Nul ne sait son secret. A qui le dirait-elle ? Christine a, avec excès, la pudeur des sentiments intimes ; elle croit les profaner en les dévoilant. Et, d'ailleurs, M<sup>me</sup> Botrel, la meilleure des mères, la déclarerait trop romanesque. Thérèse se moquerait. René, peut-être ?... mais n'est-il pas absent, heureux de voyager, des'arracher à l'habitude, de chercher de nouveaux horizons, de vivre en admirant, en laissant loin derrière lui les soucis et les mesquineries quotidiennes ?

Septembre passe, et Christine jouit d'une façon nouvelle du ciel transparent, des crépuscules pleins de langueur qui épandent sur la nature leur mélancolie pénétrante. Ce temps lui est bon. Elle a, le soir, sur la terrasse, comme des extases quand, debout, accoudée, elle regarde la campagne qui s'enveloppe peu à peu des voiles du soir, légers et violets tandis que l'horizon s'abaisse et que les lointains se rapprochent sous le ciel bas.

Des pensées vagues et exquises s'agitent dans son cœur et dans son esprit. Il lui semble qu'à travers les vieux tilleuls aux feuilles dorées par l'automne vibre une mystérieuse harpe éolienne.

Elle regarde sans plus rien voir et écoute. La brise est endormie et les oiseaux reposent ; ce n'est qu'un souvenir !

La nuit descend et, sous le firmament qui scintille, elle recueillait son âme agitée dans l'attente, quand une main se pose sur son épaule et la fait tressaillir.

— Ce que c'est que de rêver aux étoiles, on n'entend pas le frère qui revient !

Et René met la main de Christine sous son bras.

— Qu'es-tu devenue pendant mon absence ?

— J'ai attendu.

— Tu es trop gentille. Je t'ai donc manqué, réellement manqué, petite sœur ?

— Je t'ai attendu un peu, reprit-elle bien franchement, et j'ai attendu beaucoup d'autres choses.

— Et lesquelles ?

— Je ne sais, en vérité, répond-elle en secouant la tête avec découragement ; un change-



ment quelconque dans notre existence uniforme, un intérêt passionné dans ma vie, peut-être même une souffrance vive, personnelle, oh! rien que personnelle... parce que j'étouffe, parce que je rêve, parce que je désire... Est-ce que c'est mal, René, tout cela?

— C'est un mal de jeunesse, Christine, qui s'en va et qu'on oublie.

— Qu'on oublie?... répète-t-elle. Je me reproche bien ces combats intérieurs qui stérilisent mes actes et me laissent fatiguée. Je voudrais une existence d'esprit et d'âme, les détails m'irritent. C'est une erreur, dis-moi, René?

— Oui, fait-il gravement. Le bonheur est ici, tu le sauras plus tard, ma sœur.

— Je devrais résister à ces aspirations étranges et innomées. Des chimères, n'est-ce pas?

— Des chimères, répète-t-il sérieusement mais avec tendresse.

— Le devoir n'est pas là, certes, je le sais.

Et retirant sa main du bras de son frère.

— Je vous aime bien tous cependant, je vous voudrais tous heureux, ajoute-t-elle avec force. Puis elle se met à pleurer, doucement, sans bruit, et murmure, en essuyant rapidement avec son doigt les larmes qui coulent une à une : Si Dieu voulait me prendre pour vous épargner toutes peines, aux bien-aimés parents et à vous, je n'hésiterais pas devant le sacrifice.

— Non, non, ma chérie, ma petite sœur chérie, Dieu ne demande pas cela, tu t'agites trop, et tu te trompes. Je t'assure que chacun a des moments de trouble, des heures sombres où tout va mal, des désirs de sérénité, des besoins d'idéal, mais il faut réagir.

— Vous autres hommes, vous avez l'action, les préoccupations de carrière qui, forcément, vous ramènent à la vie pratique en vous intéressant; mais nous, femmes, nous nous consumons sur place.

— J'avoue que je ne te comprends plus, car je trouve, petite sœur, que vous avez diablement de quoi employer vos heures.

— La direction de la maison, peut-être? Mais l'esprit marche quand même!

— Tu ergotes, et je suis à bout. Regarde maman...

— Mainan, la chère mère que j'admire et vénère, est une nature élevée, droite, bien équilibrée! Je suis à cent coudées au-dessous d'elle.

— Elève-toi chaque jour d'une coudée et, quand tu arriveras à la centième, au niveau, tu découvriras une mère inconnue, sachant encourager, consoler et tout comprendre.

— Jamais je n'oserais lui raconter les billevesées qui me bouleversent la tête!

Christine ne pleure plus. Ils sont arrivés devant la maison; elle se hausse sur ses pointes, et regardant René en face :

— Moi, vois-tu, je suis une imagination folle; toi tu es un bon conseiller, un excellent frère prêcheur!

Elle se met à monter lentement les dix marches du perron, puis, sous la marquise, au moment de pénétrer dans le vestibule, elle se retourne en disant :

— Mon cher frère, indiquez-moi un remède contre les troubles de mon cœur...

— Ma chère sœur, lisez dans l'*Ecclésiaste* le chapitre de la femme forte.

Christine rentre alors avec le soulagement que donnent les confidences, pour pénétrer dans la serre où la famille est réunie, et s'écrie d'une voix heureuse, caressante :

— Quelle douce surprise!

La jeune fille arrive de l'obscurité et est un peu éblouie par la lumière des lampes; elle a sur la tête un grand capulet blanc dans lequel ressortent bien son pur ovale et ses joues fraîches.

Elle en dénoue les cordons pour le rejeter en arrière d'un mouvement de tête gracieux et secouer ses cheveux blonds qui sont à peine retenus par un peigne, tombant sur sa nuque en crépelles d'or.

Alors elle entend son père lui présenter M. Paul Rivoyre qui a fait avec René le voyage de Suisse. « C'est lui! » Et Christine est profondément troublée; elle ne songeait guère à le revoir là, dans ce même endroit où il lui a causé une si vive impression.

— René ne m'avait pas prévenue, dit-elle simplement.

— Cela était donc nécessaire? demande ce dernier. J'étais allé te chercher et nous avons bavardé un peu... Voilà...

— Mademoiselle!... murmure Paul Rivoyre, très ému, en s'inclinant.

Elle lui rend son salut.

— Un excellent ami! fit René en tapant sur l'épaule de Rivoyre. Nous avons escaladé le Simplon ensemble, nous nous sommes enthousiasmés ensemble, nous avons chanté dans la montagne des aubades au lever du jour.

Et ils se mettent à conter leurs souvenirs, bien que Thérèse prétende que les histoires suisses soient éternellement les mêmes et que le voyage en Helvétie est renouvelé de Guillaume Tell.

Paul Rivoyre parle très peu; Christine se tait. Elle s'est approchée du guéridon et, sous la lumière discrète que tamise l'abat-jour recouvert de dentelles, tricote un jupon pour les pauvres. M<sup>me</sup> Botrel travaille aussi; quant à Thérèse, elle a carrément abandonné son ouvrage et gesticule avec son aiguille de bois.

C'est un doux tableau de famille que Paul Rivoyre contemple avec recueillement et envie. Il ferait bon être des leurs!...



— Vous n'avez pas votre violon, monsieur? demande sans façon Thérèse.

— Je n'ai pas l'habitude, mademoiselle, de l'emporter dans ma poche, répond-il avec enjouement.

— Ça ne se démonte pas? Tant pis! Mon désappointement est très sincère...

— Pas de musique, déclare René, c'est grand dommage! Alors nous allons nous reposer, car nous sommes un peu morts.

— Les chambres sont préparées, dit M<sup>me</sup> Botrel.

René embrasse sa mère avec tendresse.

— Tu m'as manqué! fit-il à voix basse, et il ajoute tout haut, en serrant la main de son père :

— On retrouve avec plaisir le coin paternel!

Il donne ensuite une petite tape sur la joue de Thérèse, et baisant le front de Christine :

— Bonsoir, petite étoile! ajoute-t-il en souriant malicieusement.

— Madame, dit alors Paul Rivoyre à M<sup>me</sup> Botrel, je vous remercie infiniment de votre aimable hospitalité. Demain, vous le savez, je pars dès le matin pour Orléans.

— N'était-ce donc point entendu avec mon fils? répond-elle gracieusement. Et même, vous l'emmenez?

— Il va connaître ma famille comme j'ai l'honneur de connaître la sienne.

Et l'on se sépare.

...  
— Comment, Christine, tu ouvres la fenêtre! s'écrie avec indignation Thérèse, en longue chemise de nuit.

— Je trouve la nuit belle! répond sa sœur.

— Encore des ballades à la lune! L'air est humide le 30 septembre... Brrr!... fait Thérèse en se glissant dans son lit. Tu causeras ma mort par catarrhe galopant.

Christine referme, et lançant à l'éther un reconnaissant « Vous êtes bon, mon Dieu! » elle veut se persuader que c'est sa conversation avec René qui l'a rendue si heureuse.

\*\*\*

— Ah ça! mon cher, peux-tu donc m'expliquer ta disparition pendant deux mois, et ta réapparition à l'usine sans crier gare!...

Ceci s'adresse à Jean Gaypreydour, assis près du bureau de M. Botrel dans un large fauteuil de cuir vert.

— Tu sais que je déteste écrire? réplique-t-il avec tranquillité.

— Oh! oui, répond en riant son ami.

— De plus, je ne sais pas la veille où la fantaisie me poussera le lendemain.

— Ce ne sont pas des raisons pour agir comme un abominable ingrat. Tu pourrais mourir dans un trou sans qu'on s'en doutât.

— Merci! J'ai été en Suède, mon cher, un merveilleux pays où j'irai prendre ma retraite, où l'on vit paisible, sans politique, où l'on adore la musique, où l'on chante juste, où l'on m'a discerné des couronnes de fleurs, où le laitage est excellent... Pays de cognac!

— Assez froid...

— Les maisons sont si intelligemment chauffées! — Mais je ne suis pas venu pour cela... L'affaire est grave: songes-tu à marier Christine?

— Je n'y ai pas encore pensé sérieusement. Ma femme n'est pas pressée de se séparer de ses filles. Cependant, si une occasion de bonheur se présentait... nous la prendrions.

— Je crois que je la tiens. Je caresse depuis longtemps ce projet, mais avec prudence. Je me disais: Jean, Jean, mon ami, gribouille des portées et compose des allegro, mais n'entame pas encore l'idylle.

— Expose...

— Il s'agit, cela ne va pas t'étonner, de mon filleul Paul Rivoyre.

— Continue.

— 28 ans, sérieux, intelligent, beaucoup d'ordre et de cœur; ingénieur sorti de l'Ecole centrale, attaché à la Compagnie du Nord; 6,000 fr. d'appointements, pas de fortune personnelle, mais je le dote.

— Comment cela?

— S'il épouse Christine. Jean la Cigale a un beau sac tout reluisant, tout sonnailant de cent mille francs, dans sa paillasse! et il garde en outre de quoi entretenir ses rhumatismes...

— Mon cher vieil ami! dit M. Botrel attendri.

— C'est exposé, monsieur le père. Maintenant étudie le prétendant et demande des renseignements à René qui l'a eu comme compagnon de route. C'est moi qui avais mijoté cela afin qu'ils se connussent. En somme il me paraît certain que ces deux jouvenceaux, Paul et Christine, sont nés pour vivre ensemble en belle harmonie. C'est dit! J'attends tes questions.

— Il faut d'abord en parler à Gina.

— J'espère trouver en elle une aide; cependant, je me range d'avance à son avis.

— Veux-tu aller immédiatement la consulter?

— Oh! ça non, mon cher; je veux, ce soir, entrer dans ta maison gaiement, sans voir de soucis au front de personne; or je ne me dissimule pas ceux de la mère à l'idée d'abandonner sa fille.

Et allumant une cigarette, Jean Gaypreydour s'en alla en fredonnant.

\*\*\*

M<sup>me</sup> Botrel n'a guère dormi; la communication que son mari lui a faite la veille au soir l'a fortement agitée. Ce n'est pas sans angoisses que la mère prévoit le mariage de sa fille, la vie nouvelle, partagée souvent avec un inconnu,



les difficultés de l'existence qui surgissent seulement alors pour la plupart des jeunes filles. Forte de son expérience, M<sup>me</sup> Botrel connaît les épreuves qui surprennent les ménages les plus heureux, et elle se demande si véritablement il ne vaut pas mieux laisser encore à Christine un peu de répit et de calme. Elle est d'une extrême pâleur ce matin, et déjà éveillée quand son mari se lève, au premier coup de cloche de l'usine. Elle s'accoude sur son séant tandis qu'il s'habille, et ils reprennent tous deux, naturellement, sans préambule, leur conversation interrompue par le sommeil.

Gina, la maman, voit tout en noir, tandis que son mari regarde la proposition comme excellente.

Elle sent plus vive et plus alarmée sa tendresse pour Christine, et cherche sans relâche un moyen pour la prévenir sans l'exalter ni l'effaroucher.

Au déjeuner de famille, on est morne. M<sup>me</sup> Botrel est soucieuse, son mari a des préoccupations d'ouvriers, Christine pressent un orage et est mélancolique, Thérèse a mal aux dents, et le petit Marc subit inconsciemment la contrainte générale. C'est un de ces jours où il semble qu'il plane des soucis dans l'air.

Aussitôt le déjeuner terminé, M<sup>me</sup> Botrel prend le bras de M. Gaypreydeur, et ils suivent ainsi M. Botrel à l'usine.

Ils marchent sur la longue route unie qui s'en va à travers les champs vides, comme un long ruban blanc. Tout est morne sous le ciel gris d'octobre; de temps en temps un ouvrier les croise, les salue avec respect, ou une voiture passe avec un grand bruit de grelots. Ils causent, non sans animation. Gina comprend

qu'elle tient en mains l'avenir de son enfant; la crainte lui étreint le cœur. Enfin, ils décident tous trois une entrevue décisive que Christine ignorera. René, comme ami de Paul Rivoyre, sera dans la confidence. Pendant ce temps, Christine et Thérèse sont dans le salon du Castellet. L'aînée, assise au piano, joue distraitemment par cœur, choisissant une mélodie de Schumann, l'interrompant brusquement pour exécuter avec brio une danse hongroise, et ainsi de suite... Il y a dans son jeu quelque chose de saccadé et d'inusité.

Thérèse arpente la pièce de long en large.

— Pourquoi ne nous a-t-on pas emmenées promener, dit-elle?

— Tu pouvais y aller, je crois, répond sa sœur; mais en vérité, que trouves-tu d'amusant à parcourir une route maussade?

— Eh! se remuer donc!

— Sauter à la corde!

— Si seulement tu voulais jouer au croquet, au lieu de faire une salade russe en musique?

— Ah! non, fait Christine, merci.

— Je vais rejoindre Marc alors, réplique Thérèse avec un soupir. Puis se parlant à elle-même: « Je me figure qu'il se passe des choses extraordinaires. »

Christine, seule, prend un cahier, l'ouvre et se met à déchiffrer l'*Invocation* de son parrain. Elle la recommence une fois, deux fois, puis dix, donnant à la mélodie une douceur, un sentiment profond; enfin entendant venir quelqu'un, brusquement elle se lève et ferme le piano.

AYLICSON.

(La fin au prochain numéro.)

## L'AILE DE PAPILLON ET LES FOURMIS

**U**NE fourmi trouva l'aile blanche d'un papillon mort. Joyeuse, elle l'emporta à la fourmilière.

Son petit corps agile et noir, entraînant cette grande aile, ressemble à une petite barque sombre ayant tendu sa voile.

Arrivée à grand-peine à l'entrée de la fourmilière, la grande aile n'y peut entrer. La fourmi, àpre au butin, appelle du secours.

Fourmis diligentes d'accourir, d'ici, de là, de partout.

— Cette aile n'entrera jamais chez nous, dit une fourmi sensée; nos portes sont trop petites. Dépêchez-la.

Les fourmis travaillent vite. En une minute, chacune d'elles a son petit morceau de papillon et, très satisfaite, va l'enfouir dans les profondeurs de la fourmilière.

Trois papillons qui volaient gaiement (les papillons sont toujours trois ensemble), raillèrent les fourmis: — Pauvres bêtes. dirent-ils d'un commun accord; pauvres bêtes qui vivez terre-à-terre et qui ne pouvez avoir ce qui vole que par petits morceaux!

PARIA KORIGAN.



# LES FIERTÉS DE ROSENN

(SUITE)

## III



Le capitaine Mériadec, très bourru, gourmandait ses ouvriers, allait, venait, suant sang et eau et ne parvenait pas à les faire se hâter.

De temps en temps, n'en pouvant plus, et sen-

tant quelque gros juron par trop malsonnant prêt à jaillir de ses lèvres, il courrait porter ses doléances à Rosenn qui, en peignoir de lainage à fleurettes imprimées, un chapeau de jonc sur ses cheveux tressés, s'amusait, au fond du jardin, à écussonner des rosiers.

Ses petites mains fines maniaient alertement un minuscule sécateur, et Manon, très grave, se tenait à ses côtés, lui offrant, tout préparés, les petits brins de laine résistante et douce à la fois, destinés à maintenir la greffe dans son entaille.

Toute à son travail, la jeune fille écoutait, un peu distraite, les plaintes de son oncle en s'efforçant toutefois de le calmer.

— Ils sont peut-être fatigués, les pauvres gens, insinuait-elle. Savez-vous, parrain, que ces pierres qui serviront d'appui au balcon sont bien lourdes !

— Lourdes ! nom d'un tonnerre ! Qu'est-ce que c'est que des fainéants qui ne peuvent pas soulever un caillou !

— Un caillou de belle taille, remarqua Rosenn en souriant.

— Ah ! si j'avais là mes matelots, ils en montreraient à ces *chetis* ouvriers de terre. Pouah ! la mauvaise graine.

La jeune fille, riant de cette grande fâcherie, attira des deux mains la grosse figure hâlée qui semblait pétrie de bonté en dépit des yeux courroucés, et l'embrassa tendrement sur les deux joues.

— Allons, parrain, riez, voyons, et ne grondez pas tant vos hommes. Vous n'étiez pas si méchant que cela à bord.

— On se dépêchait, au moins, quand j'avais distribué la besogne.

— Bah ! que nous importent quelques jours de plus de travaux !

— Que nous importent ?...

— Eh oui. Les charpentes, les plafonds sont réparés ; nous ne risquons pas de coucher à la belle étoile. En somme, un balcon n'est pas d'une nécessité urgente.

Alain Mériadec leva les bras au ciel.

— Et l'argent, petite malheureuse ! proféra-t-il avec indignation. Tu ne sais pas que chaque journée me coûte au bas mot...

Rosenn riant comme une folle empêcha le capitaine de poursuivre, et elle-même s'arrêta court en s'entendant interpeller à travers la haie de troènes et d'aubépines enchevêtrés.

— Si ma tante de Plouharnel vous entendait, mademoiselle Rosenn, fit une voix dont l'intonation était toute joyeuse, elle vous dirait certainement comme à ma cousine Gabrielle, que vous n'êtes pas pratique.

Roland de Kerléannou tendait la main par-dessus la haie au capitaine Mériadec.

Derrière lui, sous une ombrelle noire et feu, garnie de longues dentelles, apparaissait le visage doux et sérieux de M<sup>me</sup> de Kerléannou.

Le capitaine, d'une main répondait à l'étreinte du jeune homme et, fort troublé, de l'autre ôlait et remettait son béret de laine bleue, en marmottant des phrases embarrassées, mais évidemment d'une cordialité pleine de respect.

Rosenn, lesté et gracieux, avait couru ouvrir la petite porte à claire-voie perdue dans l'épaisseur de la verte clôture.

Sur un signe, Manon s'était éclipsée, et, dégourdissant ses vieilles jambes, reparut bientôt les bras chargés de vaisselle.

Elle plaça sur la table en osier tressé, pareille aux sièges rustiques que le capitaine offrait à ses visiteurs, des assiettes et des verres, disparut une seconde fois et revint avec du cidre mousseux, des gâteaux secs et des fruits d'automne.

— Rosenn, qu'est-ce que tout cela ? demanda M<sup>me</sup> Armelle en menaçant du doigt la jeune fille.

— Madame, pardonnez-moi cette liberté, répondit-elle de sa voix harmonieuse au timbre fier et caressant en même temps. Vous nous feriez grand honneur en goûtant au cidre de nos vergers, aux fruits de ces arbres-ci et aux pâtisseries de Manon.

— Vous êtes cordon bleu, ma bonne fille.



— Jésus ! madame, je ne sais tant seulement pas ce que c'est, dit la vieille dont les pommettes ridées se couperosèrent soudain ; mais je me suis souvenue que, petite, quand vous veniez voir votre sœur de lait, notre Sainte — Dieu ait son âme — vous en croquiez joliment toutes deux.

— Ah ! moi aussi je me rappelle ! Ce sont des merveilles. Elles sont toujours exquis, Manon, mais je n'ai plus mes bonnes dents.

— Ah ! madame, vous êtes une jeunesse près de moi. Je n'en ai plus quasi aucune.

Un peu intimidé par M<sup>me</sup> de Kerléannou, dont le grand air, en dépit de toute sa bonté, le gênait, le capitaine s'était rabattu sur Roland. Roland, d'ailleurs, avec son tact parfait, avait amené la conversation sur le sujet le plus cher au vieux marin, et celui-ci, heureux d'avoir un auditeur attentif, narrait, sans se faire prier, ses plus intéressantes aventures.

M<sup>me</sup> de Kerléannou et Rosenn causaient ménage et cuisine à propos des susdites merveilles, qui se trouvaient vraiment parfaites. De ce sujet prosaïque, elles passèrent presque sans transition au souvenir de Sainte Mériadec ; la conversation se fit sérieuse et attendrie. Enfin la baronne proposa au vieux loup de mer de se diriger vers la maison, puisque sa visite avait pour but d'examiner les réparations de Coatserhò.

Tandis que tous deux discutaient la question d'élégance et de solidité du balcon, objet des indignations du capitaine contre ses ouvriers, Roland et Rosenn cheminaient côte à côte, à petits pas, le long des allées où s'effeuillaient les dernières roses de l'automne.

Ils se parlaient peu. Leurs yeux erraient, distraits, sur la nature qui faisait à leur jeunesse un cadre admirable.

Au loin, devant eux, bornant l'horizon, se profilaient les cimes tourmentées des Montagnes Noires. Sur le flanc et au pied des vieux monts, les arbres séculaires de la forêt du Carnoët et, jusque-là, l'immense plaine, le désert morbihannais à la fois morne et splendide, où alternent avec les dolmens et les menhirs, derniers autels du paganisme gaulois, les croix des sépultures chrétiennes et les monuments expiatoires élevés à la mémoire des martyrs de la Révolution.

Roland et Rosenn demeuraient silencieux. Ils regardaient, ils pensaient... Sans qu'ils le voulussent, ils devinaient que les mêmes émotions germaient en eux à la vue de cette terre qui se déroulait sous leurs yeux, terre sacrée d'où se dégage une indéfinissable et poétique tristesse et, se comprenant sans avoir besoin de recourir à nul échange de paroles, ils se taisaient.

Ce silence leur était doux et charmant.

Sur les fleurs, autour d'eux, dans ce parterre qui semblait une oasis jetée dans la lande stérile,

des abeilles diligentes pompaient leur miel avec un bourdonnement affairé et joyeux ; des nids cachés dans l'épaisseur des aubépines et des troènes, s'échappaient des gazouillements d'oiseaux ; de temps à autre, des plus grands arbres, partaient des coups d'ailes timides, des roucoulements doux et mélancoliques : c'étaient les tourterelles qui s'appelaient.

Comme tout cela était exquis ! Jamais Roland n'avait si bien goûté la campagne.

Cependant, Alain Mériadec avait fini de soumettre à M<sup>me</sup> de Kerléannou ses plans de réparation et d'embellissement.

La construction primitive de Coatserhò ne manquait pas d'élégance. C'était un ancien manoir aux tourelles en poivrière et aux toits d'ardoise à pignons pointus. Le capitaine Mériadec qui, sous sa vulgaire enveloppe avait des sentiments élevés, quelque peu artistiques, et qui, de plus, s'inspirait des conseils de Rosenn, avait respecté non seulement les tourelles et les pignons, mais jusqu'aux arceaux sculptés qui soutenaient les portes et les fenêtres, cintrées en ogive, de la façade.

— Vous serez ici dans un vrai château, Rosenn, ma chère enfant, dit M<sup>me</sup> Armelle en se retournant avec son bon sourire vers les jeunes gens.

Elle s'arrêta, surprise de ne pas les voir près d'elle.

Ils demeuraient debout, appuyés sur la barrière du jardin et les yeux perdus dans la plaine.

— Appelez-les, capitaine, dit M<sup>me</sup> de Kerléannou, il est temps que je rentre.

Au rappel sonore d'Alain Mériadec, Rosenn et Roland s'approchèrent en pressant la pas.

— Que contempriez-vous avec tant d'attention ? demanda la mère de Roland. Je pensais que vous nous suiviez.

— Oh ! je ne suis guère architecte, dit Roland.

— Et moi, fit Rosenn, je connais par cœur les plans de mon oncle.

— Vous aviez l'air, avisa le capitaine, de compter les dolmens...

— Au fait, répondit le jeune homme, sans les compter, nous les admirions. Avez-vous jamais songé, ma mère, à tout ce que renferme de beautés et de richesses notre pauvre sol breton ? M<sup>lle</sup> Rosenn était presque en extase.

— Rosenn est en extase devant tout, depuis qu'elle est sortie du couvent ; le ciel, les arbres, la lande, les vieilles pierres...

— Riez de moi, parrain ! Tout cela, voyez-vous, c'est la patrie, c'est la liberté !... J'étais si triste, renfermée entre quatre grands murs, dans la vieille et sombre ville, n'ayant d'autre horizon que des toits de brique alternant avec des toits d'ardoise, et d'autre espace que le jardin et le verger aux impitoyables clôtures !



— Tu n'aimes pas ce qui est emprisonné, contraint? dit le capitaine, en réponse à cette véhémence apostrophe. Tu te trouveras bien ici.

— Oh oui! fit Rosenn avec effusion, car avec la liberté et l'air du pays, j'ai trouvé en vous, cher oncle, la tendresse dont mon cœur est avide.

Son regard brillant à travers le cristal limpide de quelques larmes, se fixait sur le vieux matelot, et de sa main fluette elle pressait contre sa poitrine la main bronzée d'Alain Mériadec.

— Hum! hum! — à deux ou trois reprises il toussa pour s'éclaircir le gosier, car il sentait sa voix soudain enrouée — hum! il est certain, petite, que pour l'affection, ton vieux parrain... et pour l'espace, tu n'en manqueras pas, Dieu merci.

— Mettez donc à profit votre goût de promenade en venant jusqu'à Kerléannou, Rosenn, dit aimablement M<sup>me</sup> Armelle. Vous nous ferez plaisir à tous. Gabrielle m'a formellement chargée de son invitation.

— Quand vous voudrez, madame.

— Venez demain, voulez-vous? Portez votre ouvrage, on travaillera en plein air, pour jouir des derniers beaux jours, dans le parc qui n'est pas enclos de murs et dont les arbres poussent à la grâce de Dieu, sans être jamais émondés...

— Aussi ils sont beaux, mademoiselle, dit Roland, vous les aimerez...

M<sup>me</sup> de Kerléannou l'interrompit; il était vraiment temps de partir et l'on s'oubliait toujours.

Quand, enfin, elle eut pris pour de bon le chemin du château, elle dit à Roland qui, du bout de sa canne, s'amusait à faire voltiger les cailloux de la route:

— Jamais je n'aurais cru m'attarder ainsi à Coatserhò, ni avec autant de plaisir. Cette enfant est véritablement captivante et son brave homme d'oncle, le meilleur cœur de la terre.

— Nous les reverrons, maman? demanda Roland.

— Mais oui. Malgré les objections et les récriminations de ta tante — la pauvre Marie ne trouve jamais rien de bien à son gré — je n'y vois nul inconvénient pour tes sœurs ou tes cousines. L'éducation de Rosenn est excellente, son tact parfait, ses manières charmantes; Yolande et Gabrielle ne peuvent que gagner en sa compagnie.

— D'ailleurs, ma mère, Gabrielle aime beaucoup M<sup>lle</sup> Mériadec et Yolande ne demande qu'à partager ce sentiment.

Lorsque M<sup>me</sup> de Plouharnel apprit que Rosenn viendrait le lendemain passer l'après-midi à Kerléannou, elle jeta les hauts cris.

Ne l'inviterait-on pas à dîner? L'admettrait-on à la table de la châtelaine?... Où s'arrêteraient les faveurs et les familiarités que l'on prodiguait à cette paysanne endimanchée?

M<sup>me</sup> de Kerléannou, d'humeur paisible, laissa tomber sans les relever les aigres propos de la présidente.

Celle-ci n'était vraiment pas heureuse, car elle ne rencontrait personne qui se mit de son côté, dans les querelles au sujet de Rosenn.

Dès le lendemain, Yolande était conquise, les petites raffolaient de la nouvelle venue, et M. de Plouharnel, lui-même, arrivé le matin même de V\*\*\*, n'eut pas plutôt vu la jeune fille, qu'il tomba aussitôt sous le charme.

Et Dieu sait si M. le Premier était difficile à séduire, lui qui trouvait à redire à la grâce de Yolande, à la beauté de Gabrielle, taquinait sa nièce sur son humeur railleuse et sa fille sur ses naïves timidités.

Rosenn devint très vite une habituée de Kerléannou. Sans elle ni bonne fête, ni partie complète. Elle se laissait aller à dire tout haut ses pensées, à épancher sans contrainte ses sentiments, car son cœur comprimé depuis longtemps, depuis toujours aurait-on pu dire, s'ouvrait, à ses nouveaux amis, comme jamais encore il ne s'était ouvert.

Dans le naïf orgueil de ses dix-huit ans, elle trouvait tout naturel le pied d'égalité sur lequel la bonté et l'esprit large de M<sup>me</sup> Armelle l'avaient placée à Kerléannou; cependant son intelligence et son tact exquis lui faisaient entrevoir les distances sociales que la famille de Kerléannou se plaisait à oublier.

Rosenn, reconnaissante de cette affectueuse délicatesse, traduisait sa gratitude par mille prévenances, mille attentions gracieuses.

Personne, mieux qu'elle, ne savait décorer de fleurs les appartements. Yolande était chargée de ce soin qui ne plaisait qu'à demi à son indolence; Rosenn l'en déchargea.

Les plus belles roses de Coatserhò, les daturas au blanc calice délicatement veiné de violet, les calcéolaires tigrées de brun sur un fond de velours jaune, émigrèrent successivement à Kerléannou, enrichissant les serres de M<sup>me</sup> Armelle qui collectionnait passionnément toutes ces raretés.

En somme, la jeune fille passait le plus clair de son temps au château, et Alain Mériadec aurait pu se montrer jaloux des voisins qui l'absorbaient ainsi.

Mais il n'était point égoïste et, partant, il ignorait la jalousie. Rosenn était heureuse, le vieux marin s'en réjouissait, sans songer à regretter qu'elle ne le fût pas par lui seul.

Les premières brumes commençaient à refroidir la température, les jours se raccourcissaient et les nuits tombaient rapides... Mais cela n'interrompait pas les visites de Rosenn.

Le soir, Alain venait la chercher en fumant sa pipe, quand M<sup>me</sup> de Kerléannou ne la faisait pas reconduire à Coatserhò.



Seule, M<sup>me</sup> de Plouharnel n'avait pas désarmé ; elle témoignait à Rosenn une froideur glaciale, n'osant pas cependant faire montre d'une réelle hostilité, mais ne pouvant pardonner à la jeune fille l'universelle sympathie qu'elle inspirait.

Après avoir juré ses grands dieux qu'elle n'attendrait pas l'automne dans le *vieux château humide*, où le feu des cheminées brillait sans réchauffer, la présidente, malgré la saison avancée, ne parlait plus de rentrer à V\*\*\* où le président surpris, mais non contrarié, menait une bonne et paisible existence de garçon.

La vérité, c'est que le projet chèrement caressé du mariage de Gabrielle avec Roland paraissait à M<sup>me</sup> de Plouharnel sérieusement menacé par l'intrusion de Rosenn dans le cercle de la famille, et elle voulait demeurer là afin de *valler au grain*.

Etaient-ils assez aveugles, tous ces gens-là ! Elle seule jouissait de son bon sens et tenait à distance convenable la « petite paysanne ».

Dans son for intérieur, elle la qualifiait déjà d'intrigante, ne doutant pas que le rêve ambitieux de la jeune fille ne fût de couronner sa tête plébéienne du tortil au cordon de perles et d'échanger un nom vulgaire contre l'harmonieuse particule.

Non, Rosenn ne rêvait pas cela. Roland et elle vivaient côte à côte dans une paisible et fraternelle amitié. Ni lui, ni elle ne descendaient en leur cœur pour l'interroger, cette vie de franche camaraderie leur était douce et, sans trouble, ils la laissaient couler.

En toute occasion, soit que l'on jugeât une œuvre d'art ou de littérature, soit que l'on agît une question de goûts, de préférences, dans les avis qui s'échangeaient rapides et divers, ceux de Roland et de Rosenn se rencontraient toujours pareils.

Ils le constataient sans embarras, et la chose paraissait si naturelle, qu'autour d'eux personne, sinon la soupçonneuse présidente, ne songeait à s'en étonner.

Durant les longues causeries qui, maintenant remplaçaient les promenades et les après-midi de travail au grand air, Roland allait et venait de sa chambre au petit salon où se tenaient les jeunes filles et les deux dames.

Sa venue ne faisait ni rougir, ni tressaillir Rosenn. Elle levait la tête, souriait, reprenait son ouvrage tout en parlant.

M<sup>me</sup> de Kerléannou adorait son fils. Veuve, elle reportait sur lui la tendresse qu'elle avait vouée à son mari. Certes, elle aimait ses filles, mais son amour pour Roland se doublait de toute la force de ses souvenirs, et aussi de cet orgueil, inné dans le cœur des mères pour le représentant du nom et le continuateur de la race.

Souvent elle disait au jeune homme :

— Marie-toi. Avec ton nom et ta fortune, il te serait aisé de faire un heureux choix. Je voudrais tant baiser les cheveux blonds des enfants de mon fils !...

Roland souriait, secouant la tête.

— J'aime ma liberté, maman, répondait-il d'un ton plaisant ; ne m'enchaînez pas encore.

Et comme elle insistait, invoquant le devoir, la raison, il se faisait plus caressant, plus tendre.

— Mère, ne me dites-vous pas sans cesse : « Roland, imite ton père, fais comme il a fait. » Il s'est marié à trente-cinq ans... Moi, je n'en ai que trente...

— Enfant !...

— Eh oui ! le vôtre. J'aime tant à rester près de vous comme lorsque j'étais petit. On est si bien ! La vie est si bonne à Kerléannou !

Désarmée, elle l'entourait de ses bras, l'attirait contre sa poitrine, et n'insistait pas.

Kerléannou avait pour lui bien des charmes... Est-ce que ?... Et pourquoi pas ?...

La figure rose, nimbée d'or, de Gabrielle souriait à l'imagination de M<sup>me</sup> Armelle. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt, à cette mignonne et aimante fillette ?... Alors, il n'y avait nul inconvénient à attendre quelques années : Gabrielle avait à peine dix-huit ans, et elle était si enfant !

Ce rêve s'ancra rapidement dans l'esprit de M<sup>me</sup> de Kerléannou. Tout semblait lui en prédire la réalisation. M. de Plouharnel, la présidente elle-même, ne pouvaient que désirer un mariage qui resserrerait encore les liens de la famille ; si Roland voulait tant rester à Kerléannou, c'est qu'un aimant invisible l'y attirait... et enfin, les joues de Gabrielle ne se couvraient-elles pas d'incarnat dès qu'il paraissait inopinément ou lui adressait la parole ?

Tout en rêvant à cette union, la mère cherchait un moyen de garder son fils auprès d'elle.

Après ses voyages aux colonies, voyages qui lui avaient valu le grade de lieutenant, la croix de la Légion d'honneur et grâce auxquels il allait incessamment passer capitaine, Roland avait bien droit à quelques années de repos. Des officiers supérieurs, amis de son père, mettaient actuellement en jeu toute leur influence afin d'obtenir qu'à l'expiration de ses six mois de congé, M. de Kerléannou fût attaché au port de L...

De cette façon, il ne s'éloignerait pas de sa famille, et son départ pour L... ne devait nuire en aucune façon, semblait-il, aux projets matrimoniaux de M<sup>me</sup> Armelle.

L'été de la Saint-Martin dissipant les nuages du ciel bleu, faisait luire un radieux soleil et presque reverdir les arbres jaunissants.

M. de Plouharnel, venu pour deux ou trois jours chez sa sœur, proposa de mettre à profit



les derniers sourires de la nature en organisant une partie à Locmariaquer.

Le bon président, malgré ses innombrables qualités, n'était pas exempt d'innocentes manies. Ainsi, il était archéologue passionné, *endiablé*, disait sa femme. La correcte et méticuleuse personne souffrait le martyre quand, après une journée de fouilles laborieuses et souvent infructueuses, le pauvre savant rentrait au logis, trempé de sueur, les vêtements poudreux et les mains souillées par la terre des grottes, déchirées parfois aux broussailles ou à la pierre dure et fruste des cromlechs druidiques.

Locmariaquer était un terrain incomparable pour ces recherches. De plus, le pays étrange et superbe est un but d'excursion des plus attrayants. La motion du président souleva une véritable explosion d'enthousiasme dans le clan de la jeunesse. Roland courut aux écuries donner des ordres pour le lendemain, gourmanda ses sœurs, ses cousines, toujours un peu en retard, les prévenant qu'on partirait au point du jour en abandonnant sans pitié les retardataires. M<sup>me</sup> Armelle, qui songeait aux choses sérieuses, descendit à la cuisine afin de désigner les mets froids à préparer et les conserves, les paniers de vins dont il faudrait garnir les coffres du grand char à bancs.

Les jeunes filles entourant M. de Plouharnel, parlaient toutes à la fois, joyeusement, défendant l'inoffensif collectionneur contre la présidente qui, obéissant à son instinct, se fâchait contre lui. Tout à coup, au moment où Roland rentrait par une porte et sa mère par l'autre, Gabrielle se frappa le front.

— Sommes-nous égoïstes ! s'écria-t-elle. Et Rosenn que nous oublions ! N'est-ce pas, ma tante, nous l'emmenons ?...

La présidente intervint avec la plus aigre vivacité.

— Ma fille, tu es d'une indiscretion qui n'a pas de nom !... Comment, vous en riez, Fernand ?... Alors je dois renoncer à donner à mes filles une éducation convenable.

— Mais, ma chère amie...

— Ne la grondez pas, Marie, dit M<sup>me</sup> de Kerléannou avec son sourire le plus indulgent, Gabrielle par droit de parenté et par droit d'affection a voix au conseil. Cela te fait plaisir d'avoir ton amie, mon enfant ?...

Rouge jusqu'à la racine de ses cheveux d'or, Gabrielle se rapprocha de sa tante, et lui entoura le cou d'un bras caressant, tout en glissant en dessous un coup d'œil craintif vers sa mère.

— Oh oui ! dit-elle tout bas avec un grand élan. Rosenn aime beaucoup ces parties-là et je sais que depuis longtemps elle désire voir Locmariaquer.

— Eh bien, sois contente... Roland, veux-tu faire à Coatserhò la commission de Gaby ?...

## IV

Pan ! Pan ! deux coups de marteau bien sonores sur la porte de Coatserhò ; mais ils n'étaient pas nécessaires pour appeler Rosenn.

Dès qu'une petite raie grisâtre blanchissant, tout au bout de l'horizon, le ciel où se mouraient les dernières étoiles, avait annoncé l'approche du jour, la jeune fille s'était levée et prestement habillée.

Du char à bancs conduit par Roland, montaient jusqu'à sa fenêtre des fusées de rires et des appels joyeux. Elle tourna l'espagnolette, montra sa tête coiffée d'un chapeau de campagne, sourit, salua de la main et descendit rapidement.

Dans le vestibule, elle embrassa son oncle qui s'occupait à faire tomber les barres de la porte, et Manon qui lui tendait un bol de lait chaud bien sucré... Qu'elle était choyée et gâtée, l'enfant ! D'un geste heureux, elle pressa contre elle ses vieux amis, l'oncle et la fidèle servante, leur fit adieu, et d'un élan gracieux, franchit le marchepied de la voiture.

Dans le char à bancs, on se serra pour lui faire place. Elle échangea des bonjours, des poignées de mains, s'assit près de Gaby qui se faisait petite sur sa banquette, et l'on partit.

Six ou sept lieues, de Kerléannou à Locmariaquer : six bonnes heures de voyage, et c'est si gai, ces expéditions avec leurs incidents, leurs imprévus, leurs fatigues même ! Quel ouf ! de contentement s'échappait des jeunes poitrines quand, aux montées un peu raides, il fallait descendre pour soulager les chevaux, et quels rires saluaient les chocs, les heurts — dont les gens sérieux se seraient volontiers passés, — quand on devait remonter et s'empiler de nouveau sur les banquettes.

Afin que la partie fût complète, on devait déjeuner sous la Dol-ar-Groac'h — la table de la fée, — un des dolmens les plus vastes et les plus curieux.

La présidente s'était bien hasardée à dire qu'une salle d'auberge serait préférable ; qu'au moins on y trouverait une table, des chaises, qu'on ne risquerait pas d'y prendre son repas en compagnie de lézards ou de crapauds, sinon de bêtes plus malfaisantes encore ; mais un tolle général couvrit ses paroles et elle en fut réduite à se renfermer dans le plus éloquent des silences.

La journée fut charmante, le ciel clément, M. de Plouharnel et Roland étendirent si soigneusement des nattes sénégalaises — souvenirs des campagnes du jeune officier — sur le maigre gazon qui servait de tapis à Dol-ar-Groac'h que la présidente se résigna à s'asseoir sans trop d'appréhensions.



Le repas froid était exquis, — un tantinet friande, sinon gourmande, M<sup>me</sup> de Plouharnel se laissa séduire par les provisions de sa belle-sœur qui, sans qu'elle en eût l'air, la réconcilièrent avec les excursions archéologiques, les salles à manger druidiques, les repas sans table, sans nappe et même sans autres sièges que de vieilles pierres moussues.

De cette bonne humeur inattendue, tout le monde bénéficia, même le collectionneur « *endiablé* », même Rosenn qui reçut, en échange d'un bouquet de fleurs agrestes, le plus charmant des sourires.

La joie de Rosenn débordait. Son âme d'artiste éprouvait des jouissances d'une douceur infinie. Tout ce qu'elle admirait de beau, de curieux, ces monuments d'une grandeur inouïe, témoignant d'une force inconnue à nos tempéraments appauvris, rappelant des races et des âges disparus... ce golfe aux eaux bleues et vertes enserré d'une digue de roches aiguës, de falaises à pic, dans lesquelles se creusent des grottes mystérieuses; cette sablonneuse presqu'île de Quiberon où se termina dans le sang, dans la défaite, la plus grande et la plus tragique des épopées, et qui s'estompait à peine, confuse comme un fantôme, dans les brumes du lointain, tout cela la transportait. Ses amies la regardaient, l'écoutaient avec une surprise naïve. Que de poésie il y avait dans son esprit et quels sentiments profonds s'échappaient de son cœur !

Intrépide, infatigable, elle les entraînait toujours en avant, ne se rassasiant pas de voir, et voulant toujours admirer davantage.

Bientôt, Yolande et Gabrielle s'arrêtèrent lassées, et, pour se reposer, se mirent à cueillir dans l'herbe un peu desséchée par la brise de mer, de véritables bottes de ces petits œillets sauvages aux pétales d'un rose éteint, au parfum capiteux et poivré que l'automne voit fleurir aux abords des plages. Les petites étaient restées avec leurs mères à Dol-ar-Gro'ach où elles cherchaient « des cailloux » à l'intention de M. de Plouharnel.

Le talon frémissant de Rosenn martelait le gazon d'où sa main avait arraché distraitemment quelques pâles œillets qu'elle glissait entre les boutons de son corsage.

Roland, que la cueillette des fleurs n'intéressait que médiocrement, lui demanda :

— Vous sentez-vous la force de graver encore cette pente, mademoiselle Rosenn ? Voyez là, devant nous.

Il pointait l'extrémité de sa canne vers le tertre voisin.

— Je pourrais aller plus loin encore, dit-elle joyeusement. Venez-vous, Yolande, Gaby ?...

Elle disait : « Yolande, Gaby », tout naturellement ; ce n'était pas seulement l'intimité avec

laquelle on la recevait à Kerléannou qui autorisait cette liberté ! En Bretagne, on se sert rarement des appellations de Monsieur, Mademoiselle. Les enfants d'un château, d'une vieille famille, sont les enfants de tout le pays d'alentour.

Très respectueux au fond, de ceux qui demeurent toujours pour lui les seigneurs, le paysan est réfractaire quant à la forme, aux expressions de banale politesse.

Tout autour de Kerléannou, les vieux paysans disaient : Roland, Yolande, Sidonie. — Alain Mériadec, quoique plus policé appelait souvent le jeune châtelain Roland tout court.

Quand vous rencontrez un paysan sur votre chemin, il ne manque jamais de vous saluer d'un bonjour ou d'un bonsoir, parfois d'un « Dieu vous assiste ! » nettement accentué, mais jamais il ne le fait suivre du mot de Monsieur et ce n'est pas, chez lui, grossièreté, car rien ne saurait rendre l'expression cordiale de cette salutation.

Mesdemoiselles de Plouharnel et de Kerléannou levèrent les bras au ciel, à la demande de Rosenn.

— Comment ! vous n'êtes pas rompue ? s'écrièrent-elles. Vous avez donc des nerfs d'acier. Nous n'en pouvons plus.

Elles se laissèrent choir dans l'herbe avec tous les signes d'une complète lassitude.

— Paresseuses ! leur cria Roland d'un accent dépité.

— Oh ! paresseuses, parce que nous sommes fatiguées... Tenez, voilà papa et tous ses outils, là-bas au pied du coteau ; il serre ses pics et ses truelles... chasse infructueuse... il ne demandera pas mieux, lui, que de vous accompagner là-haut, car il est aussi des infatigables. — Rejoignez-le, nous vous attendrons et vous nous prendrez au retour.

— Et vous nous direz, hardis explorateurs, ce que vous aurez découvert.

En riant, ils s'éloignèrent allégrement.

Auprès d'une pierre levée, dans le fond du ravin, ils rencontrèrent M. de Plouharnel qui, très rouge, la sueur au front, les mains terreuses remettait découragé ses outils dans leur étui.

En apercevant son neveu et Rosenn Mériadec, le président regarda autour d'eux avec une angoisse comique.

Il se rasséréna en voyant que sa femme ne les suivait point.

Roland qui avait saisi sa mimique se mit à rire.

— Si ma tante vous voyait, mon oncle ! s'écria-t-il gaiement.

L'excellent homme regarda piteusement ses mains maculées de taches d'un jaune roux, ses genoux poussiéreux et hocha la tête.



— Il éclaterait un gros orage, mon ami, fit-il de son air placide et résigné, mais il est probable qu'elle ne viendra point jusqu'ici. Je me rafraichirai le front et les mains au *doux* le plus proche, je me *brosserai* avec mon mouchoir, et il n'y paraîtra plus. Et vous, où allez-vous ?

— Nous venons vous chercher pour vous emmener là-haut. Mademoiselle Rosenn pressent un magique panorama.

— Peuh !...

— La vue n'est pas belle ? interrogea Rosenn surprise.

— Je ne dis pas cela pour ceux qui aiment les beaux tableaux... ce plateau peut leur offrir des charmes... mais je crains bien de n'y trouver aucun vestige celtique.

Le collectionneur ne se plaçait qu'au point de vue archéologique. Néanmoins, comme il était la bonté même, la complaisance innée, il se mit en marche avec les jeunes gens qu'il ne voulait point priver de leur promenade.

D'ailleurs le ciel récompensa son dévouement et il n'eut point à regretter son ascension. — En atteignant le plateau, il répondit par un cri de triomphe au cri d'admiration de ses compagnons et se précipita vers un amas de grosses roches dont l'amoncellement affectait vaguement la forme d'un tombeau.

Tout ce que Roland et Rosenn avaient pu imaginer se trouvait dépassé.

Le temps, merveilleusement clair, reculait de beaucoup les limites de la vue.

Autour d'eux, la vaste plaine morbihannaise s'étendait comme un sombre tapis velouté. — Ils apercevaient les bois de la Chartreuse; le Loch, serpentant capricieux, déroulant ses anneaux d'argent entre le rideau mobile des peupliers tremblants et des glauques saulaies; tout près de la rivière, le Champ-des-Martyrs, planté de grands ormes, dressant sous leurs dômes sa colonne commémorative surmontée d'une croix, et la chapelle exiguë où des dalles moussues recouvrent les restes des prisonniers de Quiberon.

Devant eux, une illusion d'optique semblait mettre à leurs pieds la mer sillonnée d'embarcations; la marée montante ramenait à tous les ports les barques pécheuses, et, de loin, ces frères coques de noix, avec leurs voiles blanches déployées au vent, ressemblait à des vols de goélands aux grandes ailes étendues.

Roland et Rosenn s'étaient accotés à un bloc de granit porté sur la montagne par des mains mystérieuses, scellé sur les autres blocs par le ciment des siècles... De l'autre côté de cette masse ils entendaient, distincts et réguliers, les coups de pioche du bon président.

La constance du collectionneur convaincu amena un sourire aux lèvres de Roland. Il se baissa, cueillit une grappe de bruyère rose qui

avait poussé, frêle et débile, dans un petit creux, au flanc du colosse de pierre, et l'offrit à la jeune fille.

Leurs yeux se rencontrèrent.

Elle aussi souriait en entendant résonner la terre dure sous la pioche de l'obstiné chercheur.

— L'excellent cœur ! murmura-t-elle.

La même pensée faisait éclore sur leurs lèvres le même sourire, et c'était aussi la même impression qui faisait perler une larme sous leurs paupières.

— Mon Dieu ! reprit Rosenn, passant sans transition de M. de Plouharnel au sentiment profond d'admiration qui l'agitait, que c'est bon de voir de si belles choses, de connaître et d'aimer celui qui les a prodiguées à ses créatures !

— Oui, répondit Roland, très grave, c'est bon d'être des convaincus, des croyants, de voir revivre des époques et des hommes dans cette nature qui semble morte à beaucoup... Mais ne croyez-vous pas que Dieu ait fait quelque chose de meilleur encore ? ne croyez-vous pas qu'il ait créé pour comprendre et aimer ses œuvres, des âmes sœurs ?... Ne trouvez-vous pas, ajouta-t-il lentement, comme si sa pensée, contre sa volonté, se fût fait jour hors de son cœur, ne trouvez-vous pas qu'il vous serait doux de marcher dans la vie, côte à côte, pas à pas, avec l'âme jumelle de votre âme, qui jugerait, parlerait, agirait, aimerait comme un écho fidèle de la vôtre ?...

— Oui, ce serait doux, murmura Rosenn presque à son insu.

Et elle pâlit légèrement, inquiète de sentir pour la première fois son cœur accélérer ses battements en entendant les paroles de Roland.

— Eh bien, mon rêve à moi, reprit le jeune homme, serait de vous avoir toujours à mes côtés, car nous pensons ensemble, Rosenn...

Elle posa sa main frémissante sur le bras de Roland.

— Taisez-vous ! dit-elle d'un accent impérieux et sévère, vous ne pouvez, vous ne devez rien ajouter de plus. Votre mère n'a pas autorisé ces paroles...

— Pourquoi m'arrêter avec cette rudesse ? demanda-t-il tristement. Je ne veux pas vous offenser. Le secret de mon cœur s'en est échappé malgré moi...

— Je vous en prie !...

— Ce que je vous dis ici, je le répéterais devant ma mère, et devant le monde entier. Rosenn, croyez-moi, je n'aurais pas de plus grand bonheur que de vous nommer ma femme.

A présent, la jeune fille était plus blanche que l'écharpe de gaze de son chapeau. Ses lèvres tremblaient, ses yeux se gonflaient de pleurs, et il lui semblait que le sang de ses artères, refluant à son cœur, l'étouffait.



— O mon Dieu ! balbutia-t-elle, je vous prie, je vous supplie de ne pas parler ainsi...

— Vous ne m'aimez pas, Rosenn ?

Il y avait tant de douleur, une si poignante inquiétude dans cette question, que la jeune fille en fut émue.

— N'avez-vous pas dit que nous pensions ensemble ? fit-elle d'une voix basse et tremblante. Je ne sais pas, monsieur de Kerléannou, si le bon Dieu permettra que je sois jamais votre femme, mais je sais que je ne vous oublierai jamais.

Elle se tut, Roland n'osa reprendre la parole.

Qu'avaient-ils de plus à regarder, à admirer autour d'eux, maintenant qu'ils voyaient clair dans leur cœur, où chantait l'éternelle et radieuse chanson de la jeunesse et du bonheur... Se demandaient-ils quelles traverses éprouveraient cette affection, née sous le beau ciel de Dieu, alors qu'il s'empourprait aux derniers rayons du mélancolique soleil de l'automne ? cette tendresse jaillie de la communauté de leurs sentiments, de l'estime et de l'admiration que chacun ressentait pour le caractère de l'autre ?

Ils allaient, confiants, se sentant jeunes et forts, sachant qu'ils s'aimaient et que c'était pour la vie.

Silencieux, ils rejoignirent le président plus absorbé que jamais dans son travail d'archéologie.

Il était radieux et leur montra avec un juvénile enthousiasme les trésors qu'il avait découverts : une tablette de pierre fruste couverte d'inscriptions en langue celtique, un débris de poterie grossière et d'une incontestable antiquité, enfin des silex fort ébréchés, taillés d'une façon rudimentaire, mais dans lesquels il était aisé de reconnaître des tranchants d'armes gauloises.

L'exubérante expansion de monsieur de Plouharnel rendit grand service à Roland et à Rosenn, en les dispensant de tous frais de con-

versation. Aux côtés du président qui discourait sans relâche, sans même se soucier d'être écouté, ils redescendirent, silencieux, le coteau qu'ils avaient gravi en babillant comme des oiseaux jaseurs.

Leur gravité n'était point triste malgré sa solennité... les plaisirs, les joies légères sont seuls bruyants ; les vrais bonheurs demandent le silence et le recueillement.

Yolande et Gabrielle avaient trouvé le temps long. Les mères encore plus, et M<sup>me</sup> de Kerléannou elle-même, en dépit de son inépuisable indulgence, se montra mécontente de ce retard.

Le pauvre collectionneur en supporta toute la responsabilité et ne s'en plaignit guère, tant il était content de ses trouvailles.

Le retour s'effectua rapidement. M<sup>me</sup> Armelle craignait le froid, l'humidité pour la gorge un peu sensible de Sidonie, et, sur les prières de sa mère, Roland pressait l'allure des chevaux.

Il était près de onze heures, lorsque l'on fit halte devant la barrière de Coatserhò. Par la porte entr'ouverte, filtrait un rayon lumineux.

Le père Mériadec veillait, un peu inquiet, en compagnie de Manon.

Ils accoururent, avant même que le char à bancs ne fût arrêté.

Roland avait sauté à terre pour aider Rosenn à descendre.

Lorsqu'elle eut dit bonsoir à tout le monde, elle sauta légèrement à son tour, effleurant à peine le marchepied.

— Adieu, monsieur Roland, dit-elle de sa douce voix encore émue.

Roland retint sa main une seconde entre les siennes, et répondit si bas qu'elle seule l'entendit :

— A toujours, Rosenn !

Baronne S. DE BOUARD.

(La suite au prochain numéro.)

## Economie Domestique

### GATEAU DE RIZ DAUPHINOIS

Faites crever du riz dans du lait avec sucre, vanille ; ajoutez quelques jaunes d'œufs ; mettez dans un plat à gratin ; versez dessus une forte couche de blancs d'œufs battus en neige et sucrés ; puis faites prendre couleur à feu doux. Mangez chaud ou froid.

Il n'y a pas de proportions.

### GLACE DE VIANDE

*Pour servir dans les mets de tous genres, et qu'une cuisinière économe et soigneuse peut avoir sans frais toujours à son service.*

*Manière de procéder.* — Prendre sans distinction tous les débris d'os de viande cuite : les faire bouillir tout le jour dans une grande quantité d'eau sans sel. Toujours remplacer l'eau, à mesure qu'elle diminue, par de l'eau bouillante ; tirer à clair. Le lendemain, faire recuire ce bouillon jusqu'à ce qu'il épaississe, tout le jour encore ; pendant cette seconde journée de cuisson, on n'ajoute plus d'eau, et on le laisse se condenser jusqu'à ce qu'il forme une glace.

On se sert de cette glace pour bonifier toute espèce de sauces, de consommés et de potage.



## REVUE MUSICALE

*Jeanne d'Arc*, drame-légende de M. Jules Barbier, musique de M. Charles Gounod.



^ chronique médicale, par le temps qui court, a beaucoup plus de succès que la chronique musicale, et malheureusement cette interversion des rôles est justifiée. Pour la première les documents abondent, alors que l'autre n'a que de rares éléments d'actualité à se mettre sous la... plume.

Dans la plupart des théâtres on pourrait exécuter le *Désert*, de Félicien David, sans autre décor que le vide de la salle, avec une toile de fond représentant un soleil, et à la limite de la perspective une oasis, symbolisant l'espérance.

Heureux les pays que le doute n'a pas atteints, et dont le scepticisme n'a pas étouffé la foi religieuse! Dans les calamités publiques elle soutient les courages, inspire les grands dévouements, et, en maintenant le calme de l'âme, conserve au corps sa force et à l'esprit son sang-froid. Mais depuis longtemps déjà on s'acharne à l'anéantir, et ceux qui souffrent, comme ceux qui meurent sont nombreux, qui n'ont plus pour les reconforter, leur apprendre la résignation, leur montrer l'espérance, la grande et consolante image de la foi, debout à leur chevet.

En dégageant la légende de *Jeanne d'Arc*, du merveilleux inévitable apporté par plusieurs siècles de commentaires, on comprend bien que c'est la foi sublime de la sainte fille qui a guidé son âme et son bras au secours de la patrie.

Et qui sait, si en réveillant à cette heure le souvenir de l'héroïne-martyre et de son invincible foi, sous la forme d'un divertissement national, le vieux sang français ne va pas se sentir régénéré et l'âme de la France raffermie dans cette foi chrétienne, qui conduisit nos armées victorieuses au secours d'Orléans en l'an 1429?

Aussi la reprise de ce drame-légende, joué pour la première fois en 1873, au lendemain de nos revers, vient-elle d'avoir un immense succès, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

L'auteur, M. Jules Barbier, qui s'est inspiré de l'admirable historien Michelet en concentrant en trois actes, et en découpant en six tableaux les épisodes de la merveilleuse légende

historique, a eu le bonheur de trouver en M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt une Jeanne d'Arc idéale, comme de longtemps peut-être il ne s'en rencontrera plus. Notre grand maître Ch. Gounod l'a enveloppée d'une partition musicale dont le sentiment religieux, les magistrales harmonies et le génie extatique en font une de ses plus belles conceptions.

Donc, en ce temps-là, le duc de Bedford, oncle de Henri VI, faisait crier par un héraut : *Vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre!* Ce cri avait retenti douloureusement au fond des provinces de France, en deçà de la Loire, ce beau pays envahi, saccagé par les Anglais et complètement en leur pouvoir.

On sait que le Dauphin s'était fait précipitamment couronner à Poitiers, sous le nom de Charles VII, couronne sans royaume, car l'invasion étrangère s'étendait chaque jour davantage sur les villes et les campagnes.

Le rideau se lève sur la chaumière de Domremy, où Jacques d'Arc et Isabelle Romée, modestes laboureurs, élevaient leur nombreuse famille. La chaste Lorraine avait passé là les belles années de son enfance, dans la pratique de la crainte de Dieu, de la prière et du travail obscur.

Elle menait paître les troupeaux de ses parents près du chemin qui conduit de Domremy à Neufchâteau, non loin duquel se trouvait un hêtre immense, *l'Arbre des Fées*, où elle aimait s'abriter du soleil ou de la pluie. C'est là qu'elle s'agenouillait et priait pour les siens, pour le Dauphin, pour la France. C'est là que la vierge mystique entendit les voix du ciel et qu'elle reçut l'ordre, dans un songe inspiré d'en haut, de quitter sa famille et ses brebis pour aller secourir son roi.

Mais que de difficultés pour la petite bergère, revêtue d'un costume masculin, avant de parvenir auprès de Charles VII, qui retiré à Chinon, sans armée, sans argent, sans sujets, ne savait à quel parti se résoudre. Il venait d'apprendre avec douleur qu'Orléans, dernier rempart de son trône, était sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, faute de vivres et de défenseurs. Il délibérait avec Lahire et Dunois restés ses fidèles amis, sur le projet désespéré de se retirer en Dauphiné, lorsque Jeanne d'Arc, cet ange de la délivrance se fit annoncer par un message. Admise à son audience, non sans quelque méfiance d'abord, le roi pour l'éprouver avait ôté ses insignes royaux, et s'était mêlé à la foule des courtisanes. Mais la jeune fille al-



lant à lui sans hésiter et s'agenouillant avec un profond respect : « Gentil Dauphin, Dieu vous donne bonne vie ». — Je ne suis pas celui qui est le roi, Jeanne, répondit Charles VII, en désignant un des jeunes seigneurs : Voici le roi ! — Eh mon Dieu ! répliqua Jeanne, gentil prince, c'est vous qui êtes le roi et non un autre. Mon noble Dauphin, je viens de la part de Notre-Seigneur, pour prêter secours à vous et à votre royaume. — Malgré les sourires de doute de quelques-uns, le roi s'étant entretenu seul avec elle, parut transfiguré et convaincu. Il ordonna les apprêts du départ qui eut lieu à la tête de douze mille hommes, car tout le peuple des villes et des campagnes était électrisé par le pieux héroïsme et la pudique beauté de Jeanne. A Orléans ! à Orléans ! fut le cri de ralliement. C'est à la fin de ce premier acte que tout le monde debout, Jeanne s'écrie avec un prophétique enthousiasme qui enlève le public aujourd'hui, comme autrefois l'armée et le peuple : *Dieu le veut !*

La première partie du second acte se passe à Orléans, d'abord, où Jeanne prie, combat et conduit la victoire, chassant les Anglais de toutes leurs positions, et entraînant le roi vainqueur à travers les villes reconquises, jusqu'à Reims.

Un coup d'œil féérique est celui de cette deuxième partie de l'acte, où le chœur de la cathédrale est illuminé pour le sacre de Charles VII. C'est une scène d'une splendeur inoubliable. Jeanne d'Arc vêtue de blanc, son étendard à la main, a de secrets pressentiments que sa mission est terminée, qu'elle sera trahie, et elle s'attriste.

Avec le dernier acte commencent les scènes douloureuses qui vont conduire la sainte libératrice au martyre. Après vingt combats où elle fait des prodiges de valeur, blessée à l'attaque de Paris, et prise au siège de Compiègne dans une sortie, son calvaire se continue dans la prison pour finir sur l'infâme bûcher dressé par ses bourreaux les Anglais, sur la place du Vieux-Marché à Rouen, où elle expire soutenue par la grandeur de sa foi.

L'enthousiasme du public arrive à un degré indescriptible dans ces deux derniers tableaux : la prison, les interrogatoires, les outrages, et le supplice, où M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt s'élève au sublime dans le rôle de Jeanne martyre, comme avant, dans celui de la bergère extatique et de la guerrière victorieuse. Son immense talent est tellement au-dessus de l'éloge banal, que ce serait l'amoindrir qu'essayer de rendre l'émotion puissante et la simplicité naïve, la force et la grâce, et finalement, le superbe triomphe que lui font chaque soir toutes ces âmes françaises, dont l'exaltation arrive aux larmes et qu'elle

fait vibrer à l'unisson de la sienne. Ce n'est plus du talent, ce n'est pas seulement de l'art, c'est du génie.

La partie musicale, pour être à la hauteur de ce magnifique spectacle, ne pouvait être confiée à un maître plus digne et mieux inspiré que l'auteur de *Rédemption*. Il a su envelopper dans une partition symphonique autant que mélodieuse, qui compte au moins quinze numéros, les douceurs de la maison paternelle et du sol natal, dont le hautois rend si bien les tendres et mélancoliques échos à travers la campagne. Puis le *Chant des Fugitifs*, abandonnant leurs foyers aux pillards ennemis ; la *Vision*, où les voix célestes jettent la jeune bergère dans une divine extase. La *marche du Sacre*, le *Veni Creator*, sont des inspirations religieuses d'un saisissant effet, ainsi que nombre de pages, mystiques ou guerrières, de la plus belle facture. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt qui possède le génie de tous les arts, domine de son incontestable hauteur la partie musicale, comme les situations dramatiques et inspirées de son rôle. Sa voix a des élans irrésistibles qui font circuler dans la salle de longs frémissements.

La magie de la mise en scène et des accessoires, la beauté des décors et la richesse des costumes assurent à la Direction, aux auteurs, à leur œuvre et à l'inimitable interprète de *Jeanne d'Arc*, une rare et interminable carrière. C'est une pièce qui ainsi montée, devrait ne jamais quitter le répertoire, et être donnée chaque année à diverses époques. En France, on ne se lasera jamais de la revoir.

Nous sommes heureuse pour nos lectrices, d'avoir enfin l'avantage de pouvoir leur signaler un spectacle selon la morale, selon leur âge, et, n'en doutons pas, selon leur cœur et leur goût.

Des théâtres lyriques, nous avons peu à dire. A l'Opéra, après mille incidents d'intérêt secondaire, on s'est enfin décidé à mettre l'*Ascanio* de M. Saint-Saëns à l'étude, et on ne saurait préciser encore l'époque de cette première représentation tant attendue. On dit même que, prise d'un beau zèle, la direction songerait à s'occuper de la *Zaïre* de M. de la Nux.

A l'Opéra-Comique, nous avons beaucoup de promesses qui éclairent l'horizon, mais jusqu'à l'heure où nous écrivons, on s'en tient aux reprises. Il faut avouer que la saison que nous traversons est des moins encourageantes et peu favorable aux arts de plaisir et d'agrément.

Nous nous occuperons des grands concerts et nouveautés musicales le mois prochain. Ils sont comme les théâtres, beaucoup moins suivis en ce moment, d'ailleurs.

MARIE LASSAVEUR.



## CAUSERIE



E vous revois enfin !

— Comment allez-vous ?

— Avez-vous été bien prise ?

— Cela a-t-il duré chez vous ?

— Trois semaines.

— Nous aussi.

— Mais c'est bien fini ?

— Heu ! les cœurs sont

très barbouillés encore.

— Ma chère, prenez du vin de Champagne ; mon docteur, qui est médecin des hôpitaux, nous a soignés ainsi.

— Vous a-t-il guéris ?

— Non, mais au moins le traitement était doux.

— Moi je ne vois que le punch pour vous remettre.

— Vous savez que maintenant c'est le tour des perroquets.

— On devrait les soigner tous au persil.

— Et votre mari ?

— Oh ! ne m'en parlez pas encore !

*En chœur* : Que les hommes ont été pénibles dans cette circonstance !

— Ma chère, quand je voulais soigner le mien, il me répondait : Ma bonne amie, quand vous êtes malade, je vous laisse tranquille ; pourquoi me tourmentez-vous ?

— Le mien me disait tout le temps qu'il s'ennuyait — c'est aimable, pour une fois qu'il reste à la maison !

*En chœur* : Les hommes ne savent pas souffrir !

Oh ! mes lectrices, n'est-ce pas une sténographie des paroles entendues dans toutes les maisons au sortir de l'influenza, puisqu'il faut la nommer enfin ! Mais ne croyez pas tout ce que vous entendez, tout ce que vous dites vous-mêmes en ce moment. C'est l'épidémie qui parle et non votre cœur, car, sachez-le, ce vilain mal met du noir à l'âme et répand un esprit de *grinche* sur toutes les familles atteintes. C'est irrésistible, c'est fatal comme la toux et la fièvre. Et l'on voit sans motif autre, la cuisinière lancer ses casseroles au milieu de la vaisselle, le mari geindre, la femme vibrer, les enfants pleurer, le chien aboyer et le cheval tomber.

Encore, s'il n'y avait que les scènes conjugales, les querelles entre intimes, les pâtisseries sans pratiques, les bouchers en perte, les relations suspendues, les affaires en souffrance, le

jour de l'an sans cartes, il n'y aurait qu'un dommage réparable ; mais il y a eu, hélas, bien des victimes que l'état précaire de leurs poitrines avait prédisposées au mal, et qui n'ont pu lui résister. Le jour de l'an, un de mes petits amis, un jeune homme de trois ans, qui me soigne en vue des marrons glacés, est venu me rendre visite, et, après avoir constaté que le sac annoncé était bien rempli à sa convenance, il m'a dit d'un air important et satisfait : « Hier, ze ne connaissais pas encore de morts, auzaurd'hui z'en connais trois : le concierze, le cien du docteur et M<sup>me</sup> Lefèvre. »

Pauvre mignon, cela lui donnait de l'importance à ses propres yeux d'avoir trois connaissances dans le royaume des ombres. Hélas, qui n'a eu ses trois morts aussi depuis un mois, et quelques-uns nous touchant de si près que le cœur en saigne encore. Et pourtant, la vie de société reprend peu à peu, mais d'une façon lente, indécise.

Les visites de janvier sont mélancoliques, les diners ne peuvent aboutir et les jeunes filles vous disent toutes « qu'il n'y a rien », cela signifie qu'on ne danse pas. Février pourtant s'annonce avec quelques promesses, et l'on s'occupe de défriser les robes de bal qui ne sont pas restées sur le champ de bataille de l'année dernière, en attendant la toilette neuve. Celle-ci est dessinée par la jeune fille qui doit la porter ; on ne s'en rapporte même plus à sa couturière, et dans un rêve plein de fièvre qui n'a rien de la dengue, on conçoit sa robe, on jette quatre coups de crayon sur le papier et l'on est sûr d'avoir quelque chose d'inédit. Or, comme la mode veut de l'uni bien plat, avec une petite queue toute étroite, une taille un peu courte dans la haute ceinture, vous voyez que le champ ouvert à l'imagination est assez restreint, ce qui amène parfois des rencontres dans les idées et quelques coups d'œil furieux quand, par exemple, une robe rose trouve une robe bleue absolument semblable à elle dans le même salon. Ce sont des émotions dont on se remet difficilement, et on trouve alors le bal bien ennuyeux. Je connais une jeune fille qui, après avoir fait exécuter sa robe inédite eut, la veille du bal le plaisir, en entrant dans un de nos grands magasins, d'apercevoir sa *création* se balançant dans l'espace avec une étiquette verte disant qu'elle existait en toutes couleurs au prix de 25 fr. La sienne lui en coûtait 100, il est vrai qu'elle avait un ruban de moins au jupon.



Vous avez peut être déjà remarqué, mesdemoiselles, depuis que vous parcourez ces pages, ma disposition à grincer. Je vous l'ai dit, c'est inévitable pendant la convalescence; il y a la phase de prostration pour tout le monde, puis la phase ennuyeuse pour les hommes et plaintive pour les femmes.

Pour nous consoler, voici le printemps bien-tôt. Celui-là est toujours jeune, sans fard pour nous tromper. On ne l'entend pas encore venir, mais nous savons qu'en secret il prépare déjà sa fête et les bourgeons en rougissent de plaisir sous leur enveloppe duveteuse; la terre commence à sentir bon, et les violettes pâlisantes annoncent la jacinthe et le muguet. Les petits oiseaux font des projets et explorent d'une aile rapide les buissons à louer pour la saison. Dans un mois les nids commenceront à emménager. Vive le printemps!

Puisque j'ai tant fait que de me mettre de mauvaise humeur, je veux en avoir pour mon argent. Vraiment, on ne sait plus qu'inventer, voilà que le dernier genre est de donner des bals blancs; c'est la jeune fille qui fait les invitations et elle ne les adresse qu'à des jeunes filles, ou à des jeunes gens; plus de parents, la blancheur l'exige. Et quant à savoir comment les danseuses regagneront le logis paternel au matin de cette nuit de fête, nul ne s'en inquiète. Nous avons déjà les jours de ces demoiselles, pas mal impertinents pour le reste de la société, voici leurs réceptions de nuit. Croyez moi, résistez à cette mode qui vous sépare de vos mères, vous prive de lire votre joie dans leurs yeux, et vous enlève aussi, enfants que vous êtes, leurs conseils, dictés par la tendresse et l'expérience. Je sais bien que la jeune fille d'aujourd'hui a plus de sagesse et de maturité que tous les ancêtres d'autrefois, eh bien alors je lui dis : *emmenez* quand même votre mère, car rien n'est triste comme de danser entre les quatre murs, et elle est encore bonne à faire *tapisserie*.

Là! j'ai dégonflé mon cœur, je vais parler d'autre chose. Par exemple de cette pauvre jeune princesse à qui l'on vient dire : Le feu est au Palais, sortez vite, et qui entend derrière elle le cri d'agonie de sa gouvernante prise par les flammes, sans pouvoir lui faire porter secours.

Outre la sympathie que l'on éprouve pour cette famille royale qu'un pareil événement a failli plonger dans un deuil cruel, quels regrets pour tout le monde en pensant à tant de chefs-d'œuvre détruits et que rien ne pourra remplacer. On voudrait que certaines choses fussent indestructibles, qu'elles pussent signer avec

la vie une sorte de concordat qui les mit à l'abri des catastrophes comme celle qui vient d'avoir lieu. Mais c'est Dieu seul qui dispose de tout, et quand on s'y attend le moins, il jette un tison ardent ou une mer furieuse, la peste ou la guerre, et tout est fauché de ce qui aspirait à l'immortalité.

Je viens de lire à votre intention le *Pater* de Coppée, qui fit tant de bruit il y a quelques semaines parce qu'il était de Coppée, parce que le Théâtre-Français voulut le mettre sur la scène et parce que le gouvernement ne le voulut pas. Eh bien, à mon avis, tout le monde a eu raison, et je crois que la pièce de vers surtout a gagné au bruit fait autour d'elle.

L'œuvre est terrible de vérité et l'on courait risque en la représentant de voir la salle entière entrer en scène, et prendre un rôle actif au drame; mais puisqu'on ne l'a pas joué, n'y aurait-il pas moyen de remanier certains petits détails, comme par exemple le personnage de Rose, la sœur du curé, qui ferait si bien en fêderée vengeresse avec ses tirades brutales et ses mots triviaux du faubourg. Je sais bien qu'elle dit son *Pater* la pauvre Rose, mais elle a tant de peine à le finir et on baisse si brusquement le rideau sur l'*Amen*, que Coppée lui-même a l'air d'avoir craint un retour de colère et de passion dans ce cœur mal apaisé. Mais, lisez quand même cette page, mesdemoiselles, et vous passerez une heure émouvante avec le poète.

Une autre héroïne vient d'être mise en scène; et tout étonnée dans le choix du théâtre, de l'auteur et de la femme chargée du rôle : Jeanne d'Arc à la Porte-Saint-Martin... avec paroles de J. Barbier et interprétation de Sarah Bernhardt... De la musique de Gounod je ne parle pas, cela regarde une autre que moi, mais quand je vous dis qu'on ose tout par le temps où nous vivons! Ce qu'il y a de pis; c'est qu'on réussit parfois.

Il paraît que Théodora, sous les traits de la pucelle d'Orléans, est admirable de vérité, de candeur, de jeunesse. Il paraît que la tragédienne dans sa loge, quand elle revêt sa casaque de vierge guerrière, prend déjà cet aspect doux et charmant de la sainte fille de Vaucouleurs, et qu'on ne lui donne plus que quinze ans. Il paraît que dans la prison elle pleure devant ses juges avec le cœur soulevé par les sanglots de l'enfance épeurée. Oh l'admirable talent, oh le génie, et quel malheur qu'on ne puisse pas toujours louer l'usage qu'en font des créatures aussi merveilleusement douées.

C. DE LAMIRAUDIE.





## DEVINETTES

## Énigme

Ma corolle e t monopétale,  
Couleur d'azur, au cœur tout blanc,  
Où l'étamine qui s'étale  
Est noire avec filet tremblant.  
Ma tige, où l'abeille est posée,  
Est molle, à reflets incertains ;

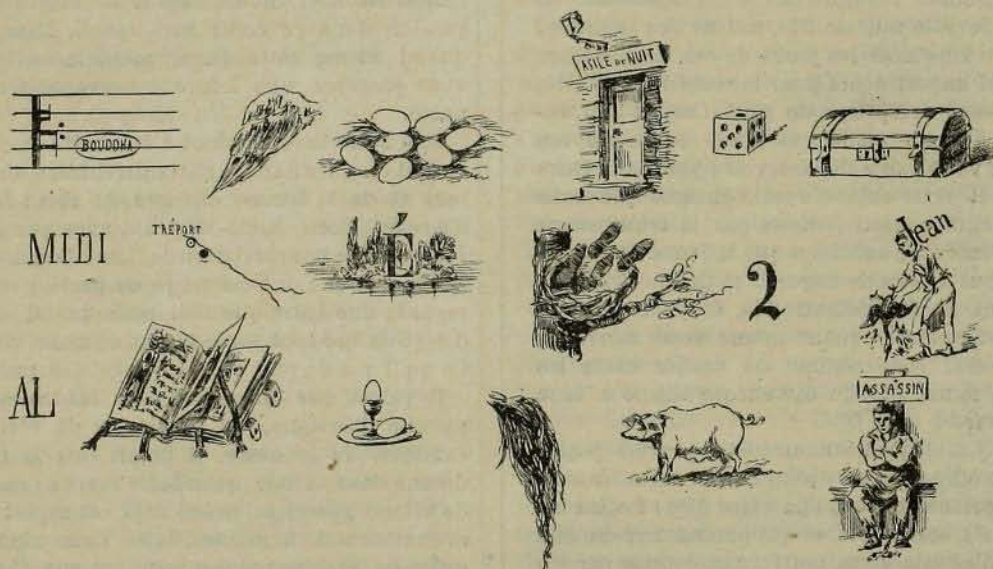
Ma feuille garde la rosée  
Entre ses poils tous les matins.  
Je suis, pour le pauvre malade,  
Sudorifique très actif ;  
Et, si l'on me hache en salade,  
Je deviens un apéritif.

## Sonnet-Portrait

On vit éclore au Sud cette fleur de la terre,  
En un sol généreux, à l'abri des vents froids.  
Pour père, époux et fils elle eut autant de rois ;  
Et son cœur fut, dès l'aube, un suave nectaire.  
Transplantée au printemps, des nœuds les plus  
[étroits]  
Elle sut affronter sans peur l'étreinte austère ;  
Par l'ascendant viril de son grand caractère  
Du royaume de France elle maintint les droits.

Quand des humains pouvoirs elle eut atteint le  
[faite]  
Et parfait l'œuvre sainte, elle fut, satisfaite,  
S'étendre et sommeiller dans l'ombre du tom-  
[beau].  
Elle s'éveillera pour une autre couronne...  
L'Eglise, au nom de Dieu, la tresse, la lui donne  
Et son titre de Sainte est de tous le plus beau.

## RÉBUS



## EXPLICATION DES DEVINETTES DE JANVIER

HOMONYMES : *Loup — Loup — Loup — Loup —  
Loup — Loup — Loup — Loup.*

COMPARAISON-PROVERBE : *Long comme un jour  
sans pain.*

CHARADE : *Epi cure.*

## EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER

*L'agneau est l'emblème de la douceur.*

*Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Est-il besoin, mesdemoiselles, de vous dire que les *cercles* sont supprimés, qu'il ne faut plus de tournure ou, du moins, qu'on n'en met qu'un soupçon? L'on met une toute petite tournure pour empêcher que la jupe ne soit trop plate entre les hanches, et encore vaudrait-il mieux la supprimer que de l'avoir trop volumineuse.

En ce moment ce sont les toilettes de soirée et de bal qui priment les autres, et pour vous elles se font séduisantes au possible avec ces tissus légers et mousseux qui vous enveloppent comme d'un nuage.

Le corsage à gerbe plissée à longue pointe et lacé derrière est de dernière mode; la jupe, tulle, éolienne, gaze et tarlatane broché, est montée par des fronces et flotte sur le dessous de taffetas ou de satin qui reçoit deux petits falbalas ou une ruche pivoine en tulle.

Le blanc est particulièrement jeune, mais cependant jolies aussi sont ces couleurs fines et délicates qui nuancent à peine l'étoffe. On met beaucoup de ruban en satin ou en moire, ruban demi-large qui tombe en flot.

Le soulier de satin doit être assorti à la robe et le bas crème ou blanc uni ou à jour. Gardez-vous du bas de couleur que bien des jeunes filles mettent avec la robe blanche; il n'est joli que porté avec un costume sombre ou par les fillettes et les bébés.

Le gant de peau de Suède a toujours la vogue. Il est crème, mastic, ou de teinte neutre et s'arrête au-dessous du coude.

La demi-couronne de fleurs est en grande faveur; elle se pose un peu en arrière et les extrémités se perdent dans les ondulations; deux fines branches s'élançant de côté en façon d'aigrette. En bruyère rose, en églantines, en roses de mai, en petites primevères, elle est également jolie.

La coiffure est souvent une de vos préoccupations, mesdemoiselles; cela se comprend, mais qu'il nous soit permis de vous dire qu'il ne faut pas trop sacrifier à la mode. Si la coiffure à casque ou à chignon relevé à racine droite vous va bien, ne la sacrifiez pas à la coiffure tombante. Modifiez-la un tantinet en l'élevant sur le sommet de la tête.

Nous connaissons une jeune fille qui n'a jamais changé la manière d'arranger ses cheveux depuis qu'elle va dans le monde; tout au plus varie-t-elle la disposition du nœud ou du piqué de fleurs, et toujours sa coiffure lui attire des compliments et ses amies de chercher à l'imiter. Voici comment elle s'y prend pour se coiffer. Ses cheveux sont longs et épais. Elle les divise en deux mèches par une raie qui part des cheveux du front, lesquels sont crépés et relevés à la chinoise; elle prend

quelques mèches qu'elle fait descendre sur le front en les tournant en légers accroche-cœurs. Elle roule séparément chaque mèche, puis les réunit et forme une torsade très lâche avec laquelle elle fait un huit qui pose à la naissance de la nuque et que maintient en le traversant, une longue et belle épingle, croissant, flèche, trèfle ou poignard. Le nœud papillon se pique au-dessus du huit et de côté; l'aigrette de fleurs dans les cheveux crépés.

Nous revoyons la longue tresse portée même par les jeunes filles de vingt ans. Cette tresse prend à la nuque, elle tourne en colimaçon en laissant au milieu un vide qui est rempli par un nœud ou, plus paré, par une frange de fleurettes; devant, les cheveux ondes, un nœud papillon ou une petite branche de fleurs.

Il est vrai que la coiffure baissée est plus en harmonie avec la façon plate de nos costumes, parce qu'elle développe moins la tête que les faux cheveux ne la surchargent. Les changements de façon amènent tout naturellement des modifications dans toutes les parties composant l'ensemble de la toilette.

La façon du jupon de dessous suit celle de la jupe; c'est-à-dire qu'il faut, pour le rendre collant avec le moins d'épaisseur possible le tailler en biais, abattre le haut en l'arrondissant et le border d'un passe-poil; on peut aussi le monter à une haute ceinture dessinant les hanches. Voici, mesdemoiselles, petits conseils bons à mettre en pratique et faciles à suivre, en attendant les renseignements sur ce que nous réservent les modes de la saison prochaine.

Les jeunes femmes se parent de bijoux, la mode en fait grand cas après les avoir délaissés. Elles peuvent en garnir le décolleté de leur corsage, les mettre sur les épaules. Des chaînes ou des gourmettes en or feront bien en cordon coupant le milieu d'une ruche posée au décolleté. Un étroit velours bronze ou tête de nègre, sur lequel on posera les pendants ou girandoles de boucles d'oreilles dont on ne porte que les boutons, fera un collier gentil et original. Il y a mille manières de tirer parti des bijoux. Une jeune femme s'est fait un très joli collier de chien avec une collection de boutons de manchettes. Il y avait des émaux Bressan, des plaques en or ciselées, d'autres avec pierres fines, d'autres émaillées, posés irrégulièrement sur un velours noir. On peut aussi faire d'un bracelet un devant de collier ou une galerie de peigne. La boucle d'oreille est remplacée par le bouton; plus de ces longues pendrilles qui, cependant, accompagnaient si bien le visage en animant la physionomie.

Les jeunes femmes portent la jupe à queue; une petite queue pointue très longue qui accompagne parfaitement la jupe droite et plate. Pour elles cette jupe plate se garnit de petits paniers



bouffants sur la hanche au milieu desquels s'avance la longue pointe du corsage qui dessine un corps allongé, lacé derrière. Le corps est en velours foncé, la jupe et la manche en soie claire brochée; c'est la dernière nouveauté. Les dames âgées sont fort bien habillées avec une robe en moire ou sicilienne

brochée dans les tons gris. La jupe avec un pannelon de chaque côté du tablier et un corsage à fichu de dentelle crème. La robe noire de faille ou de velours garnie de dentelle, est une mise des plus comme il faut.

CORALIE L.

Le numéro de l'édition hebdomadaire du 18 janvier a donné dans son album les travaux suivants : Bourriche en roseau, drapée de peluche se suspendant au mur, pour vide-poche ou jardinière. — Boîte en forme de cœur, couverte d'étoffe avec nœuds en ruban formant charnières. — Planche-table, papeterie pour écrire au lit. — Cadre à carte photographie. — Grand plateau tendu d'étoffe genre ancien. — Buvard parisien. — Porte-montre Louis XV, tendu de peluche avec galon ancien. — Serviette brodée. — Bordure de paons au point de croix. — Bordure d'autruches pour lambrequins de poêle, de dressoir ou de buffet de salle à manger. — Deux petites bandes pour lingerie. — Vide-poche en satin et drap perforé. — Serviette ou dessus de plateau en étamine lamée, brodé en cordonnet de soie grenat clair — Trois dispositions d'étoffe pour tendre un plafond. — Prix du numéro 1 fr.

### VISITES DANS LES MAGASINS

Montons chez M<sup>lle</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, qui nous annonce l'exposition d'un trousseau de linge et de robes commandé par une de nos abonnées, qui nous permettra bien d'en faire ici une très courte description. Parmi le linge de maison citons : des draps avec taies d'oreiller assorties, en belle toile de Flandre, à double feston découpé, avec grand écusson à initiales; en fine percale garnie d'un entre-deux et d'une dentelle des Vosges. Service de table : damassé avec beaux chiffres au plumetis; en toile avec broderie de Venise; fleuri en couleur jeté de boutons de rose, et belle broderie rouge et bleu pâle; serviettes de toilette frangées et brodées à la Russe. Le linge personnel se recommande par la finesse des tissus, le travail soigné, et les fines broderies et dentelles qui le garnissent. Des chemises de forme princesse attachées sur l'épaule par un nœud coquet, d'autres à plastron plissé et à plastron de guipure; des mouchoirs du matin à vignette de couleur et à très petit ourlet à jour, ceux habillés ont des ourlets parsemés de pavés cernés d'un point d'échelle. Il nous reste à peine de place pour parler des costumes. Celui de visite en peluche et pékin bleu chasseur. La jupe plissée coupée par des panneaux en pékin et le corsage en peluche, avec une draperie et la manche en pékin; celui de voyage en drap façonné vert œillet foncé garni d'un collier et d'un poignet en astrakan, manchon assorti. Une robe de velours noir d'une grande simplicité; autour du grand décolleté arrondi une étroite bande de fourrure zibeline ou martre de Canada, une autre bande à l'entournure fait la manche. Un costume de maison est en cachemire Thibet grenat et moire antique; la jupe qui est en moire reçoit une tunique droite en cachemire qui s'arrête de côté et dont le bord qui n'est pas fixé, est dépassé par de petits volants déchiquetés; corsage-veste à gilet de moire. Une robe de chambre en molleton crème brodée d'un jeté de marguerites en soie torse, a des revers en faille crème; et un déshabillé en cachemire d'Ecosse

rose est tout pimpant dans ses dentelles et nœuds de satin.

Nous laisserons la toilette, pour donner quelques renseignements sur les travaux à l'aiguille de la maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol; aussi bien nous avons à réparer une erreur qui s'est glissée dans la composition des renseignements donnés en décembre 1889. C'est une médaille d'argent qui a été décernée par le jury aux albums de travaux exposés dans la classe 6 (Education et Enseignement), et une médaille de bronze pour les dessins de tapisserie colories. Nous avons dit que le filet mécanique pour aube, rochet, nappe d'autel, rideaux, est une spécialité de la maison Sajou qui est seule fabricante; de même pour la dentelle point de Bruxelles à la minute qui est d'un si joli effet pour mouchoir et garniture de robe. Les petits ouvrages en drap perforé pour pensionnats et écoles, sont faciles à faire et bon marché; il y en a un grand choix et bien d'autres encore. Tapis pour église et appartement, faits de carrés en tapisseries ont des dessins superbes et de style.

Nous passerons maintenant à l'ameublement. Les abonnées qui nous ont demandé l'adresse d'un bon tapissier à façon se chargeant aussi d'installer une pièce ou un appartement, pourront s'adresser à M. Bessonneau, 23, rue du Faubourg-Saint-Antoine, que nous leur avons précédemment indiqué. C'est un excellent tapissier avec beaucoup de goût et d'entente, et des prix raisonnables, prix que d'ailleurs on peut discuter soi-même, en choisissant les étoffes et les passementeries, sur les échantillons envoyés. M. Bessonneau enverra sur la demande qui lui en sera faite, des devis différents et des dessins de draperies et de tentures. Il se charge de monter les tapisseries : écran, fauteuil, chaise, paravent et aussi les petits travaux de fantaisie; à cet effet M. Bessonneau soumettra un dessin du bois, s'il est apparent ou de la forme s'il est tendu d'étoffe. Il accepte les étoffes et les passemente-



ries, si l'on préfère les acheter soi-même. M. Bessonseau se charge de réparer les bois, de les noircir s'ils sont d'acajou ou de leur donner l'aspect du noyer ou palissandre ciré. On peut mettre ainsi à la mode d'anciens meubles démodés.

\*\*\*

MESSIEURS ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

Maison de vente, 27, rue du 4 Septembre, Paris.

Nous annonçons à nos lectrices que les costumes de printemps, qui ont figuré à l'Exposition, sont mis à leur disposition avec un très grand rabais. Comme ce sont des robes à bordures et à dispositions, on ne peut guère envoyer les échantillons, mais on envoie une gravure, ce qui est encore mieux. Un costume superbe est fait avec un joli lainage uni dont on prend 5 mètres en 1 m. 20 de largeur, puis 2 carrés du même tissu ayant 1 m. 25 de dimensions et encadrés de jolis épis gris-bleu avec épis gris camaïeu, réséda avec épis réséda camaïeu, écume avec épis rouge eiffel, gris clair avec épis gris moyen, briques avec épis noir; la garniture se trouve en haut de chaque carré, comme l'indique la gravure que l'on joindra sur demande, avec prière de la retourner bien exactement avec les échantillons. Ce costume complet valait 59 fr., il est mis à 35 fr., c'est par exception qu'on enverra un grand échantillon comme type et de petits échantillons des coloris existants. Un genre plus épais c'est le costume lainage uni avec bordure flocons: la bordure a 40 c. de hauteur, la jupe est unie, c'est le style anglais; il faut 7 mètres pour le costume qui coûte 35 fr. et qui en vaut 70; il existe en mousse, en loutre, en vert et en gris. Très beau le costume avec les grandes algues marines; très bien porté et d'une solidité sans pareille, largeur 1 m. 30. A 39 fr. le costume qui est d'une valeur de 75 fr.; il se compose de 2 m. 50 de broché, la garniture monte jusqu'à la ceinture; on prend en plus 4 m. d'uni en 1 m. 20 de largeur pour confectionner le costume; rien de plus réussi que le coloris fond rouge avec les feuilles mousse et l'uni assorti à fond, puis les fonds gris-bleu avec le bleu uni, le beige et feuilles rouges avec uni beige; ce genre est d'une exquise élégance et les nuances sont très choisies. Joli le broché fond beige camaïeu, le fon

gris-bleu broché rouge, valeur 7 fr. 25 en 1 m. 20 à 4 fr. 25 le mètre, c'est charmant pour toilette simple. Pour confections printanières sans doublure, nous recommandons un beau tissu avec grands dessins gothiques en aubergine et gris souris, rouge et noir, et un marine et gris argent; avantageux ces tissus en 1 m. 30 de largeur, à 5 fr. 90 le mètre; avec 4 m. 50 on fait un très grand manteau, cela vous représente 26 fr. 55. Tout est bon marché, Messieurs Roullier frères soldent leurs succès de l'Exposition.

\*\*\*

Pendant les saisons qui laissent la mode stationnaire les grands magasins se débarrassent, à n'importe quel prix, des marchandises dont les assortiments sont incomplets. C'est alors qu'ils vendent en solde les fins de séries et tant que dure cette liquidation partielle, on peut profiter des meilleures occasions. C'est ainsi que dans une récente visite à la maison *Henry Kahn*, 55, rue Montorgueil, à l'entresol, nous avons vu de la chaussure cotée bien au-dessous de sa valeur; par exemple une botte chevreau mat à lacets ou à boutons, à 9 fr. 90 au lieu de 15. Dans de telles conditions on peut s'approvisionner au moins pour une année. Des bottes en drap, tout ce qu'il y a de confortable claque marocain, se donnent à 8 fr. 90 au lieu de 14 fr. 50. Ainsi de suite pour femmes, hommes et enfants. Les mères de famille qui se tiennent à l'affût de semblables occasions et qui en profitent augmentent, par cette économie, les ressources du ménage.

\*\*\*

FABRIQUE DE FLEURS ARTIFICIELLES

De M<sup>me</sup> A. Favier, 68, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris

M<sup>me</sup> Favier confectionne, à des prix très modérés, de charmantes ceintures de fleurs légères, telles que roses-pompon, aubépine, etc., pour robes de bals. Cette jolie nouveauté, qui a beaucoup de vogue, convient parfaitement avec la petite coiffure couronne.

Les fleurs plus volumineuses — chrysanthèmes et autres — font toujours très bien en piquées, en belles trains de jupe, etc.

## EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE N° 4766

TRAVESTISSEMENTS (COSTUMES NATIONAUX)

MEXICAINE. — Jupe en taffetas grenat ornée de petits velours noirs, et bordée d'un haut volant de dentelle sur transparent de soie mais; corsage vague en taffetas léger bleu foncé; il est décolleté et à manche courte, et se ferme de côté sous une bande brodée en taffetas bleu pâle. Mantille de dentelle drapée autour du corsage et relevée sur le bras; cette mantille est fendue au milieu; on borde l'ouverture d'un ruban, sur lequel on pose deux volants très fournis de dentelle qui encadrent la figure, et au

bord de la mantille est retenue, de place en place, l'écharpe de dentelle qui retombe jusqu'à la taille et s'enroule sur le bras. Bas de soie à jours et souliers de satin ou de maroquin rouge.

PAYSANNE DU BOURG DE SAINT-MAURICE (SAVOIE) — Robe en voile myrthe garnie dans le bas d'un large velours; corsage froncé ouvert en cœur et bordé dans l'encolure d'un tuyauté de grosse dentelle blanche. Haute ceinture en drap rouge brodé, lacée devant par une chaînette d'or sur une languette de drap uni rouge; tablier en satinette ou foulard Pompadour. Fichu de soie brochée avec large bordure et effilé noué; croix à la Jeannette suspendue



au cou par un ruban broché passant dans un coulant en forme de cœur. Coiffure en galon d'or disposé en diadème avançant en pointe au milieu du front, et fixé dans un bord de velours noir; un rouleau de galon d'or recouvre un laiton au moyen duquel on donne la forme à la coiffure, qui est complétée derrière par une torsade de velours, piquée d'épingles d'or et par un nœud de galon d'or posé sur le chignon.

ALBANAISE. — Jupe en grosse toile, ornée dans le bas de petits motifs brodés remontant sur la jupe; veste de flanelle blanche, à larges manches brodées; deux larges pattes partant de l'emmanchure traversent la poitrine, maintenant une écharpe de crêpe de Chine nouée autour du cou et dont les pans flottent par devant. Surcot de drap, brodé aux angles devant; tablier brodé et bracelets brodés sur les manches au-dessus du coude. Voile de lainage ou de mousseline, fixé sur la tête par un bandeau de sequins. Collier de sequins. Babouches en maroquin rouge brodées de perles et cannetille. (Voir sur la planche de ce mois, les patrons de la veste et du surcot).

MOLDAVE. — Pantalon bouffant en satin bleu avec jarrettière d'or; jupe de gaze lamée bordée d'un effilé d'or. Tunique brodée ottoman bleu pâle; les manches, bordées d'une manchette de fourrure, sont ornées d'une hongroise brodée; ceinture de soie bleue à pans effilés brodés; dolman de velours, à manches flottantes, doublées de satin cerise (1); demi-bottes en velours, bordées de fourrure. Coiffure composée d'une couronne de fourrure surmontée d'un diadème de perles, d'où partent des rubans qui passent sur les cheveux et se terminent par un nœud à bouts flottants.

ANNAMITE. — Costume des *pousse-pousse* en escot bleu noir; pantalon un peu élargi dans le bas, orné d'une bande de drap découpée à dents; tunique en étoffe pareille ouverte de côté et retenue par des boutons allongés; bande de drap découpée dans le bas, et *disques* de même drap, brodés de dessins fantastiques en laine noire, posés au milieu du dos et sur la poitrine; une bande de drap découpée borde le haut de la tunique; parement de manche découpé en drap. (Voir la planche de patrons). Chapeau de paille brodé en laine; pour chaussures, des espadrilles avec cothurnes en galon brodé.

#### GRAVURE N° 4766 bis

Toilettes de bal de M<sup>lle</sup> Thirion, boulevard Saint-Michel, 47

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe en velours à petite traîne, ornée de côté de revers de faille brodés d'or, réunis par une lacure en galon d'or; corsage à pointe en velours, brodé autour du décolleté; le motif se continue pour former une épaulette; draperie de faille traversant le corsage en biais devant (2). Pouf de plumes avec aigrette,

(1 et 2). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *certe* recevront ces patrons le 16 février.

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe en gaze à rayure lamée; jupe plissée sur transparent bleu pâle; corsage froncé, et manche flottante formant un bouffant à l'épaule; ceinture à pointe en moire bleu pâle; traverses de ruban, tombant en pointe sur la jupe, relevées de côté par des piques de roses. Coiffure de ruban et touffe de roses. (Le patron du corsage froncé se trouve sur la planche de ce mois).

#### MODÈLE COLORIÉ

De M<sup>lle</sup> Tignet, 15, rue de Larochefoucauld

PETIT PARAVENT DE CHEMINÉE (voir l'explication page 7, de l'Album).

#### PLANCHE DE TRAVAUX

##### 1<sup>er</sup> CÔTÉ

Modèles de M<sup>lle</sup> Leeker, 3, rue de Rohan

TABOURET DE PIANO, TAPISSERIE (escabeau). — Ce dessin servira également pour coussin.

VOLANT POUR TOUR DE BERCEAU, application brodée sur gros tulle.

##### 2<sup>e</sup> CÔTÉ

Modèle de la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard Sébastopol

BANDE FILET RENAISSANCE, pour store ou rideau; il peut être fait en beaucoup plus fin.

#### MUSIQUE

Ondine, par M<sup>lle</sup> H. Wild.

#### CARTONNAGE

6 MENUS, MIRLITONS. Voir la livraison de janvier.

#### DEUXIÈME ALBUM

Porte-montre, horloge Louis XV. — V. L. enlacés avec guirlande. — Entre-deux. — Petit entre-deux. — Costume de fillette. — Toilette d'intérieur. — Toilette de bal. — Couverture de berceau, point vannerie. — Gerbe de marguerites. — Coiffure norvégienne et tracé réduit du patron plissé. — Norvégienne (travestissement). — T. L. enlacés. — Corbeille à cartes. — P. E. B. enlacés. — P. M. enlacés. — Entre-deux. — Garniture guipure Richelieu. — Chaise à porteurs. — Garniture. — Petit paravent de cheminée. — Bas de maillot au crochet. — Mouchoir.

#### FEUILLE II

##### 1<sup>er</sup> CÔTÉ

CORSAGE, fillette, page 2 (album de février).  
TUNIQUE annamite, 2<sup>e</sup> figure (gravure n° 4666).

##### 2<sup>e</sup> CÔTÉ

CORSAGE DÉCOLLETÉ (gravure n° 4666 bis).  
SURCOT } albanaise, 4<sup>e</sup> figure (gravure n° 4666).  
VESTE }

SOIXANTE-HUITIÈME ANNÉE

## LE JOURNAL DES ENFANTS

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

Même administration que le « Journal des Demoiselles »

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX, UN AN : FRANCE, 12 francs. — ETRANGER, 16 francs

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre. On s'abonne en envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros restant à publier, à l'ordre de M. Fernand Thiéry, directeur, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat





Esnaault  
4766

Sortien

Imp. Falconer Paris

Fevrier. 1890

# Journal des Demoiselles

48. Rue Vivienne

COSTUMES NATIONAUX.

Souvenir de l'Exposition Universelle de 1889

Ayuntamiento de Madrid









4766 bis

1<sup>er</sup> Février 1890

Imp. Falconer. Paris

## Journal des Demoselles

Modès de Paris

Rue Vivienne. 48

Coiffures de M<sup>lle</sup> THIRION 47 B<sup>d</sup> St Michel - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE 3 pl<sup>ce</sup> du Théâtre Français - Stoffes en  
Foulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES 27, r. du 4 Septembre - Parfums de la M<sup>on</sup> GUERLAIN 15, r. de la Paix —

Ayuntamiento de Madrid



